

**Jean-Pierre Faye**  
**et le Collège international de philosophie**  
**d'après des documents d'archives**

1. **La source et la greffe (octobre 1981-janvier 1983)**

## Introduction

Quand le 7 octobre de l'an 81,  
au cours d'une réunion préparatoire du Colloque sur la recherche,  
j'ai fait la proposition de créer un « Collège de Philosophie » à vocation internationale,  
c'était un coup de dés dans la pensée.

Jean-Pierre Faye, texte inédit [1]

La naissance d'une institution est toujours fascinante. Elle déchaîne, avec les passions, de fabuleuses généalogies, des rites d'appropriation ou d'exclusion. On le voit déjà. Il faudra décrire un jour le processus qui a effectivement produit cette institution-ci, lui donnant son nom et sa première silhouette. Ses conditions ont été, vous l'imaginez, complexes, vertigineusement surdéterminées.

Jacques Derrida, *Libération*, 11 août 1983<sup>1</sup>

En quarante ans, le Collège international de philosophie a exercé une influence majeure sur la perception internationale de la philosophie française des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Il n'a pas peu contribué à la formation de ce que certains critiques anglo-saxons ont pu nommer la *French thought*. Pourtant, en dehors de l'exploitation de ses archives sonores, aucun travail d'archive conséquent n'a encore été réalisé sur les circonstances de sa fondation, alors même qu'un important fond d'archives du CIPh a été déposé à l'Imec. On s'est contenté, pour l'essentiel, de rééditer à plusieurs reprises le rapport officiel remis par Jacques Derrida, François Châtelet, Jean-Pierre Faye et Dominique Lecourt au Ministre de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Industrie, en septembre 1982.

En 2011-2013, un court essai de Jean-Pierre Faye, sur lequel je reviendrai, avait permis de rappeler que le projet d'un Collège de philosophie, interscientifique et à vocation internationale, avait été conçu et proposé par lui dès octobre 1981.

---

<sup>1</sup> « Derrida, philosophe au Collège », Entretien avec Jean-Loup Thébaud, le 11 août 1983, repris sous le titre « D'un certain Collège International de Philosophie encore à venir » dans *Points de suspension. Entretiens*, choisis et présentés par Élisabeth Weber, Paris, Galilée, 1992, p.117 (Partiellement cité par Alain et Danièle Guillermin, *Le Collège défiguré*, s.d., p.2.)

Pour les 40 ans de la fondation officielle du CIPh en octobre 1983, un congrès de trois jours a été organisé par le président de l'Assemblée collégiale, Alain Patrick Olivier. Une première table ronde sur la genèse historique du Collège s'est tenue à la Cité Universitaire Internationale le 7 décembre 2023, modérée par Alexander Neumann, président du Conseil scientifique du CIPh. Lorsqu'Alain-Patrick Olivier m'a contacté en avril dernier pour participer à cette table ronde afin de revenir sur l'apport de Jean-Pierre Faye à la création du CIPh, je n'ai pas hésité à accepter pour au moins deux raisons<sup>2</sup>.

D'une part et surtout, je suis en train d'inventorier et de classer les archives et la *Correspondance philosophique et littéraire* de Jean-Pierre Faye en vue de leur dépôt à l'Imec<sup>3</sup>. Jean-Pierre et son épouse Marie-Odile avaient coutume de ne rien jeter. Les archives concernant les premières années du CIPh sont donc très riches. Elles comprennent un nombre significatif de documents et de lettres clés dont l'inventaire n'est pas achevé.

D'autre part, l'Université Européenne de la Recherche (UER), créée par Jean-Pierre Faye en 1986, et le CIPh, se sont vus expulsés à l'automne 2022 de manière expéditive de leurs locaux historiques, rue Descartes, par un ministère sans grande conscience des enjeux intellectuels et culturels sur le long terme. Cette mésaventure commune n'est pas sans avoir créé une forme de solidarité entre le CIPh et l'UER.

Il se trouve enfin que j'ai une certaine responsabilité circonstancielle et involontaire dans l'orientation que Barbara Cassin a pu dire en 2013 « derridienne » du Collège, mais c'est un point secondaire, que je préciserai seulement en passant.

---

<sup>2</sup> Je suis personnellement intervenu dans le cadre du CIPh à trois reprises : dans le séminaire de Thierry Gontier sur Hans Blumenberg, que je lui avait fait connaître lors d'un colloque à Lyon en 2003 ; pour une matinée du livre consacré à l'ouvrage de Stéphane Toussaint, *Humanismes et anti-humanismes* ; à l'invitation enfin de Jean-Michel Salanskis dans son séminaire. Je n'ai jamais, à ce jour, demandé à assurer une direction de programme.

<sup>3</sup> Il importerait de réaliser un inventaire général et croisé des différents lieux d'archives : celles, institutionnelles et officielles, manuscrites, dactylographiées et sonores, conservées par le CIPh ou par l'INA, celles déjà déposées à l'Imec, et celles du Ministère de la recherche, des Ministères de la culture et de l'enseignement, du CNRS et des différentes institutions d'État, conservées aux Archives nationales ; et celles, privées, déposées ou non à l'Imec et à la BNF : correspondances, copies de lettres officielles et de memorandums, notes de séminaires, etc.

Procédant actuellement à l'inventaire des archives de Jean-Pierre Faye non encore déposées à l'Imec, avec l'aide du directeur de la recherche de l'Imec, François Bordes et de la directrice des collections, Pascale Butel-Skrzysowski, j'ai constaté la richesse des documents relatifs au projet, à la fondation et aux premières années du CIPh, de 1981 à 1985, conservés par Jean-Pierre Faye. Les documents concernant les premières années du CIPh forment donc un ensemble considérable et sans doute unique pour certaines de ses pièces, et il n'a jusqu'à présent pas fait l'objet d'un classement d'ensemble. L'objectif du chercheur est donc d'établir une chronologie précise des événements à partir de ces pièces, sur la base de laquelle il sera possible de formuler une première série de remarques. Il ne s'agit pas de prétendre clore la question mais, tout au contraire, de l'ouvrir aux chercheurs en constituant un dossier d'archives éclairé par une présentation d'ensemble toujours à parfaire, dossier que ceux-ci pourront directement consulter lorsqu'il sera déposé à l'Imec.

Quarante ans après le moment institutionnellement marquant de la fondation officielle du Collège International de philosophie de 1983, le temps semble venu des mises au point historiques et des approfondissements philosophiques. Directeur du « Collège provisoire » de 1983 à 1984, Jacques Derrida est disparu en 2004, voici près de deux décennies, et, lorsqu'il revient sur ces événements dans nos discussions, Jean-Pierre Faye, en conserve à 98 ans un souvenir aussi distancié qu'apaisé.

En 2013, il y a dix ans, les trente ans du Collège International de Philosophie avaient été l'occasion d'une passe d'armes polémique. Cela donna à différents acteurs l'occasion de s'exprimer. Aujourd'hui où la plupart des acteurs ne sont plus présents, il importe, sur la base de documents d'archive, de déterminer les circonstances et de préciser la portée intellectuelle et philosophique des différents moments fondateurs du projet, puis de l'institution du Collège.

L'étude des Archives du CIPh conservées dans le fonds privé de Jean-Pierre Faye est venue confirmer la véracité des récits que celui-ci a pu me faire à l'époque, puis rétrospectivement, sur ces années où s'est jouée l'orientation générale du Collège. Ces documents permettent d'affiner la vision de cette aventure collective. La mémoire subjective n'est pas dépourvue de valeur, car elle représente une synthèse qui a sa signification et son intérêt, y compris par ses lacunes et approximations. L'expérience nous montre cependant qu'entre le souvenir et l'archive, c'est l'archive qui tranche par sa précision.

Pour le philosophe qui tente de se faire historien intellectuel, la dialectique de la mémoire et de l'archive apparaît ainsi comme une problématique riche de sens. Il n'est pas question de renoncer à tout idéal de vérité. Il s'agit au contraire de travailler par approximations toujours plus fines : les évaluations en histoire intellectuelle connaissent l'équivalent des erreurs de parallaxe, que l'on apprend à rectifier dans les observations et mesures en physique. Le principe de cette présentation consiste donc à laisser autant qu'il est possible parler les archives. Je m'appuie aujourd'hui principalement sur le fonds Jean-Pierre Faye, déjà considérable. Si d'autres documents dans les fonds « CIPh », « Jacques Derrida » ou « François Châtelet » de l'Imec ou dans les enregistrements de l'Ina permettaient ultérieurement de compléter ou de corriger certains points, je ne pourrais que m'en réjouir.

## La création du CIPh (octobre 1981 - janvier 1983)<sup>4</sup>

### 1. Le parcours de Jean-Pierre Faye jusqu'en 1982

Ce n'est pas le lieu de rédiger une biographie intellectuelle de Jean-Pierre Faye, mais le rappel minimal de quelques moments clés permet de mieux comprendre l'état d'esprit et le contexte dans lequel il a conçu le projet du Collège.

La philosophie française se distingue depuis les *Essais* de Montaigne par son rapport privilégié à l'écriture et aux Lettres. Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, après la génération de Sartre et Camus tout à la fois philosophes, romanciers et dramaturges, on trouve des philosophes tel que Deleuze commentant les écrivains. L'œuvre de Jean-Pierre Faye apparaît cependant singulière par l'importance de son œuvre non seulement de romancier et de dramaturge, mais aussi de poète, qui vient croiser son œuvre théorique, elle-même à la frontière de la philosophie, de la sociologie, de la linguistique, de l'économie et de l'histoire. L'amplitude du champ couvert par cette écriture et cette pensée défie notre époque où les spécialisations ne dialoguent guère entre elles.

Né en 1925, licencié en droit et en économie, agrégé de philosophie en 1950, il enseigne la philosophie en lycée (Reims) et à l'université (Lille). Après avoir envisagé de préparer une thèse de doctorat sur le temps dans la philosophie de Kant, il se passionne pour la question des cycles et des crises économiques et part un an comme chercheur au Comity for Social Thought de Chicago. Il fait alors l'expérience du travail ouvrier dans les grandes aciéries du Middle West.

Jean-Pierre Faye est ensuite assistant en sociologie à la Sorbonne auprès de Raymond Aron et Georges Gurvitch, de 1956 à 1960. Il me disait avoir été le premier à introduire en Sorbonne un enseignement suivi sur Karl Marx. En 1960, il rejoint le CNRS, laissant son poste d'assistant à Pierre Bourdieu. Jean-Pierre Faye entreprend, sous la direction de Raymond Aron, une thèse d'État sur les langages de la « Révolution conservatrice », qui ont préparé et rendu *acceptable* la venue au pouvoir de Hitler. Passionné de longue date par la Révolution française et la Révolution de 1917, qu'il scrute dans le détail de leurs énoncés pour saisir *comment le langage, en le racontant, produit et transforme l'événement*, il s'interroge également sur cette « contre-révolution », ou « Révolution

---

<sup>4</sup> Séminaire du 14 décembre 2023, Université de Rouen Normandie (ERIAC), faisant suite à la table ronde historique du 7 décembre 2023, qui s'est tenue dans le cadre du Congrès pour les 40 ans de la fondation du Collège international de philosophie.

conservatrice », qui culmine avec la venue au pouvoir des nationaux-socialistes en Allemagne le 30 janvier 1933.

Jusqu'alors angliciste, il apprend l'allemand et effectue de longs séjours de recherche à Fribourg. En 1961, à partir des travaux de Guido Schneeberger sur les écrits nazis de Heidegger, confidentiellement publiés par ce dernier à Berne et inconnus en France, il traduit pour la revue *Médiations* un ensemble de discours politiques de Martin Heidegger, dont la *Profession de foi envers Adolf Hitler* du 11 novembre 1933. C'est dans ce contexte qu'il se lie d'amitié avec le germaniste Robert Minder et rencontre à Paris Theodor Adorno, venu donner trois conférences sur Heidegger au Collège de France.

Tout au long des années 1960, Jean-Pierre Faye partage ses journées entre ses recherches sur la sociologie des langages politiques dans l'Allemagne de Weimar et – le soir – l'écriture de ses romans. Par Nicolaus Sombart, il rencontre, dans le cadre de ses recherches critiques, les principaux acteurs survivants de la « Révolution conservatrice », discute avec Ernst Jünger à Wilflingen, déjeune à Kolbsheim avec Carl Schmitt, lequel lui écrit une longue lettre exposant sa soi-disant défense de l'État. Il obtient le prix Renaudot en 1964 pour son second roman, *L'Écluse*, publié aux Éditions du Seuil, une exploration de Berlin, ville fracturée.

Les expériences collectives se succèdent. Après avoir pris part à l'aventure de *Tel Quel* à partir de 1963, Jean-Pierre Faye quitte *Tel Quel* pour fonder en 1967, avec notamment Maurice Roche, Jacques Roubaud et Philippe Boyer, la revue *Change*, qui connaît 38 numéros. En mai 1968, en geste de solidarité avec le mouvement du Printemps de Prague, il fonde l'Union des écrivains avec un groupe d'écrivains dont Michel Butor et Nathalie Sarraute. Ce petit groupe décide d'occuper l'Hôtel de Massa, siège de la Société des Gens de Lettres. À la différence d'Althusser, Foucault, Derrida, Deleuze, lesquels, pour différentes raisons – liées pour Deleuze et Althusser à des questions de santé – sont restés largement en retrait au printemps de l'année 1968, Jean-Pierre Faye fut, parmi les philosophes et écrivains, l'un des acteurs marquants de mai 1968.

La publication chez Hermann, en 1972, de sa thèse d'État, *Langages totalitaires*, précédé de *Théorie du récit*, illustre son intuition directrice du rôle de la narration dans l'histoire et dans l'économie. Dix ans plus tard, en 1982, il publie chez Gallimard son *Dictionnaire politique portatif*, qui mobilise, sur un mode plus concis, sa méthode d'analyse des récits pour appréhender comment la Révolution française a pu, tout à la fois, proclamer les droits de l'homme et mettre la terreur à l'ordre du jour.

Entretiens, Jean-Pierre Faye continue de mobiliser sa vigilance critique en politique. Dans la petite ferme près de Provins qu'il a acquise grâce au Renaudot, il accueille des réfugiés politiques de l'U.R.S.S. et de l'Italie comme Leonid Plioutch ou Nanni Balestrini. Je me souviens d'une conférence de presse rue Vaneau du dirigeants en exil de l'un des partis de gauche chiliens bannis par Pinochet. Des gardes du corps armés campaient dans l'escalier. Foucault était parmi les présents.

Jean-Pierre Faye soutient la « Révolution des œillets » au Portugal et publie en 1976 un essai sur *Le Portugal d'Otelo*. Il publie par ailleurs, dans la collection « Change » en 1974, les *Bains de sang* de Noam Chomsky, traduits par son épouse Marie-Odile, sur le génocide au Timor oriental.

Michel Foucault et le mathématicien André Lichnerowicz voulaient proposer la candidature de Jean-Pierre Faye au Collège de France. La publication de l'essai de Chomsky, censuré aux U.S.A., lui vaut le veto de Raymond Aron. C'est Pierre Bourdieu qui est finalement élu en 1981.

Alors qu'approche l'élection présidentielle de 1981, Jean-Pierre Faye entreprend d'éditer en avril 1981, avec Jack Lang, un numéro du *Matin de Paris* sur « François Mitterrand écrivain ». Cette publication marque le début d'une amitié intellectuelle et littéraire avec le futur président qui sera ponctuée, les premières années de son premier mandat, par des invitations régulières à déjeuner à l'Élysée. Le soutien de Mitterrand et de Lang sera déterminant pour les débuts du Collège.

## **2. Le projet fondateur d'un « Collège de philosophie » à vocation internationale (7 octobre 1981)**

C'est au **7 octobre 1981** que remonte la première formulation, par Jean-Pierre Faye, du projet de création d'un « Collège de Philosophie » à vocation internationale ». Ce fut au cours d'une réunion préparatoire au Colloque sur la Recherche organisé par Jean-Pierre Chevènement, dont les participants décidèrent d'adopter le projet présenté par Jean-Pierre Faye<sup>5</sup>. Cette réalité avérée, confirmée par tout un ensemble de documents manuscrits et publiés, a légitimement conduit Jean-Pierre Faye à exprimer des réserves à propos du fait que l'on n'a longtemps considéré que la date de 1983, oubliant les propositions initiales qui avaient précédé et rendu possible la fondation institutionnelle du CIPh<sup>6</sup>. Jean-Pierre Faye estimait que cela revenait à effacer de la mémoire la genèse effective du Collège tout au long des deux années décisives, 1981 et 1982. Sans remettre en question la date de 1983, qui représente tout à la fois une réalité institutionnelle et une valeur symbolique se renforçant au fil des commémorations décennales, il apparaît donc indispensable de repartir des années 1981 et 1982 si l'on veut remonter à la *source* et connaître plus précisément l'esprit et le contexte dans lequel s'est effectuée la genèse du Collège International de Philosophie<sup>7</sup>. Reconstituer, à partir de documents d'archive, la

---

<sup>5</sup> Documents [1], [2], [5], [6], [7] ; *Le Rapport bleu*, 1998, p.137.

<sup>6</sup> À cet égard, la proposition faite par le président actuel du CIPh, Alain Patrick Olivier, de revenir sur l'apport de Jean-Pierre Faye à l'occasion de cette table ronde, représente une reconnaissance historique qui mérite d'être soulignée.

<sup>7</sup> Sur quelques points, il ne serait pas inutile ultérieurement de remonter plus haut encore. En ce qui concerne les relations intellectuelles et amicales entre Jacques Derrida et Jean-Pierre Faye, qui ont joué un rôle significatif dans l'histoire du CIPh, il est aujourd'hui possible de se reporter à leur correspondance échangée entre 1963 et le début des années 1970. Les lettres de Jean-Pierre Faye sont déposées dans le fonds Derrida de l'Imec, qui me les a communiquées avec l'accord des ayants droit. D'autre part, je réunis et

genèse du CIPh n'a pas seulement un intérêt historique et factuel : cela permet d'éclairer la signification intellectuelle et philosophique du projet fondateur.

C'est tout particulièrement le cas pour les documents de la main de Jean-Pierre Faye, qui ont presque toujours la particularité d'être des textes non seulement administratifs, mais aussi intellectuels et philosophiques, même lorsqu'il s'agit d'une lettre à un ministre ou à un responsable institutionnel. Nous en verrons un exemple avec deux lettres adressées à Jean-Pierre Chevènement, ministre de la recherche, de l'enseignement supérieur et de l'industrie au début du premier septennat de François Mitterrand. Cette perspective de pensée toujours réaffirmée, approfondie, renouvelée de lettre en lettre, a dû déconcerter plus d'un bureaucrate accoutumé à la concision de la langue administrative. Cela procure à ces textes une densité intellectuelle et philosophique peu commune.

Au printemps 1982, peu après la désignation de la mission destinée à préparer la mise en place du Collège, Jean-Pierre Faye est revenu sur le projet fondateur, dans un texte d'une page non daté, très représentatif de sa pensée et de son style. Il mérite d'être intégralement cité :

De la stratégie de rupture qui s'est rendue manifeste en Mai 81, et de ses conséquences directes – dont le Colloque Chevènement de l'automne et de l'hiver –, voici des effets de création imprévisible. J'aimerais évoquer cela pour la première fois, et comme par surprise, au branchement jamais vu entre nos songes et nos réels.

Quand le 7 octobre de l'an 81, au cours d'une réunion préparatoire du Colloque sur la recherche, j'ai fait la proposition de créer un « Collège de Philosophie » à vocation internationale, c'était un coup de dés dans la pensée.

Or voici maintenant mis en route le *Collège International de philosophie*, à la fois *Centre de recherche interscientifique* et, je le souhaite, *espace des arts*. Lieu de poétique et d'interscience. Ce qui va naître sera le réseau des explorations les plus fortes, les plus virulentes – dans les objets à haute complexité que sont aussi bien les séquences de la molécule d'ADN, dans certaines conditions thermiques, et les séquences de fragments poétiques ou narratifs. Là, déjà, pourront se joindre en projet les courants de pensée les plus *différents* – François Châtelet, Jacques Derrida, et Dominique Lecourt ; mais aussi Jacques Roubaud. Mais aussi, sans doute, Jean-Claude Milner et Jean Petitot. Mais sans doute également, la « nouvelle alliance » d'Isabelle Stengers et la recherche-action de Félix Guattari. Mais aussi la connexion avec l'Institut des hautes Etudes Scientifiques de René Thom, et avec le centre « Japon » d'Augustin Berque. Avec Léopold Zea au Mexique et Darcy Ribeiro au Brésil, par Elisabeth Burgos. Et la présence de Gilles Deleuze, et le voisinage, dans l'institution jumelle du C.E.S.T.A., de Michel Serres et d'Henri Atlan. Et l'attention de Philippe Lazar et celle d'Ilya Prigogine. Bien d'autres perspectives encore...

Jamais, dans l'azote inerte des régimes antérieurs, pareille condensation des hautes énergies n'eût été pensable et décidable. [1]

---

retranscrits actuellement l'ensemble des lettres retrouvées de Jacques Derrida à Jean-Pierre Faye. Elles seront à leur tour déposées lorsqu'aura été inventoriée et classée dans sa totalité la correspondance littéraire et philosophique de Jean-Pierre Faye. Il en va de même avec d'autres correspondances, par exemple celle avec Michel Deguy, fort nourrie dans ces mêmes années 1960, ou celles avec Felix Guattari ou Jean-François Lyotard.

De fait, le projet d'un « Collège de philosophie » à vocation internationale s'inscrit dans l'enthousiasme, la dynamique et la mobilisation des énergies qui ont suivi le changement politique en France, le 1<sup>er</sup> mai 1981, jusqu'au « tournant de la rigueur » de l'année 1983. Celui-ci correspond à une forme de reprise en main de la gestion économique et sociale du pays au nom du principe de réalité, au risque de sacrifier les idéaux collectifs de la gauche.

Dans le texte cité, Jean-Pierre Faye ne détaille pas les circonstances dans lesquelles s'est tenue la réunion du mercredi 7 octobre 1981 où fut lancé ce « coup de dé ». Nous en apprenons davantage par différents documents regroupés par lui dans une chemise rose intitulée « Collège International de Philosophie / (Documents clé pour la genèse du projet) ». On trouve tout d'abord deux documents :

[2] Un mot de convocation de la main d'Alain Guillerme ou de son épouse Danièle Guillerme, avec l'en tête du Laboratoire de Sociologie de la Connaissance :

Chers amis, Nous vous précisons que c'est bien le *Mercredi* 7 octobre à 15h qu'a lieu la réunion interdisciplinaire. C.E.S. 82 rue Cardinet 75015 Paris.

Alain Guillerme est sociologue, membre du Laboratoire de Sociologie de la Connaissance du Centre d'Études Sociologiques (C.E.S.) du CNRS et spécialiste de la pensée et de l'œuvre de Rosa Luxemburg. Danièle Guillerme est pour sa part spécialiste des mouvements sociaux en Bretagne et travaille dans le même Laboratoire.

[3] Une lettre dactylographiée également signée d'Alain Guillerme, envoyée le 10 octobre 1981. En voici l'essentiel :

L'ensemble des personnes et groupes invités étant représenté à notre première réunion, en présence de Philippe Barret pour le cabinet du Ministre de la recherche, a décidé d'étudier les conditions de possibilité d'un « Collège Philosophique Interdisciplinaire » dont nous proposerions la création aux instances compétentes lors du « Colloque Chevènement » au niveau parisien puis national.

La prochaine réunion a été fixée pour le Mercredi 21 octobre de 17 à 20h au Centre d'Études Sociologiques, l'objet en étant de faire l'inventaire des forces potentielles pour ce projet ainsi que l'établissement d'un protocole concernant le collège. [5]

À cette date, l'intitulé du Collège n'est pas entièrement fixé. Alain Guillerme met l'accent sur la dimension interdisciplinaire et Jean-Pierre Faye également semble-t-il, par son texte cité, sur sa vocation internationale<sup>8</sup>.

Jean-Pierre Faye a conservé des notes manuscrites de la réunion fondatrice du projet le 7 octobre 1981 [5]. Sur la première page, on lit de sa main : « Peux-tu dessiner le tour de table ? ». En dessous, d'une autre main, une liste des membres présents à la réunion. En

---

<sup>8</sup> Une lettre dactylographiée non datée, plus tardive, avec pour en-tête le Centre d'études sociologiques et signée de Thierry Baudouin, porte cependant l'intitulé « Collège philosophique de Paris ». En voici la teneur : « Il semble utile au lendemain du colloque national et après nos derniers contacts avec BRUNET et de ROSNAY d'envisager collectivement la situation. Une réunion des membres du Collège aura donc lieu le : VENDREDI 22 FÉVRIER à 17 Heures au Centre d'Études Sociologiques » [4].

tête, Alain et Danièle Guillermin. Est ajouté à la fin : « (+ J. Derrida) », le + signifiant peut-être que ce dernier aurait rejoint la réunion en retard. En marge à droite, de la main de Jean-Pierre Faye : « Colloque C.E.S. / 7 octobre 1981 / 18 présents ».

Sur la deuxième page, des notes de réflexion de Jean-Pierre Faye renvoient au « Collège de Sociologie de Bataille-Leiris »<sup>9</sup>.

Un document précieux permet d'établir une chronologie précise. Il s'intitule « Étapes dans la création et le développement du Collège International de Philosophie » [6]. Il s'agit d'un texte dactylographié non daté de 2 pages, présentant en 21 dates les étapes dans la création et le développement du CIPh, du 7 octobre 1981 au 22 octobre 1984. J'ai retrouvé le texte dans un ensemble donnant à penser qu'il a été rédigé et dactylographié dans les premiers mois de 1985. On note un ajout manuscrit de Jean-Pierre Faye à propos de la Lettre de mission rendue publique le 18 mai 1982 : « rédigée par Philippe Barret ». Il s'agit d'un document majeur pour retracer les différentes étapes de la genèse du CIPh<sup>10</sup>.

Les premières réunions de l'automne 1981 ont donné lieu à un rapport substantiel de 9 pages intitulé « COLLEGE PHILOSOPHIQUE DE PARIS. Pour la constitution d'un centre « interscience ». Rapport de Jean Pierre Faye, Maître de recherche au CNRS, Agrégé de philosophie, Docteur d'État, avec Alain et Danièle Guillermin (Centre d'Études Sociologiques) ». [8]

L'intitulé du Collège de philosophie n'est à cette date pas entièrement fixé. Le rapport parle également d'un « Collège philosophique de l'interscience », titre que l'on retrouve dans un document de 4 pages daté de février 1982, avec comme sous-titre : « Projet préliminaire de Constitution ». Dans ce projet, Jean-Pierre Faye envisage comme directeur de la section philosophie Jacques Derrida et comme directeur de la section Interscience Jacques Roubaud. À cette date, Alain et Danièle Guillermin sont toujours dans la boucle, comme des acteurs originels du projet.

### **3. Chercheur et créateur : le projet du « Collège de philosophie » lors de la Journée du 9 janvier 1982, entre le Colloque sur la Recherche et les Assises de la Culture**

---

<sup>9</sup> Le manuscrit est de trois encres bleue, noire, rouge. Jean-Pierre Faye disposait toujours de feutres de ces trois couleurs dans la poche de sa chemise ou de sa veste. En rouge : « 7 octobre 81 ». Plus bas, avec une flèche, entouré et souligné de noir : « Collège philosophique ». Au dos, d'une écriture rouge, la mention sans doute ultérieure : « débat du C.E.S. au cours duquel est né le projet du « Collège de philosophie interdisciplinaire » à vocation internationale ou « Collège International de Philosophie » ».

<sup>10</sup> Un second texte, manuscrit d'une page à l'encre noire, apporte d'utiles précisions complémentaires [7]. On y apprend notamment qu'une première réunion informelle, le 16 septembre 1981, avait réuni Jean-Pierre Faye, Félix Guattari, Jean-Jacques Lebel et Christian Descamps. Dans sa grande lettre à Jean-Pierre Chevènement du 28 janvier 1983, Jean-Pierre Faye est revenu sur cette première réunion où l'idée lui était venue de la création d'un Collège de Philosophie en discutant avec Christian Descamps en vue des États généraux de la Culture.

Dans le document intitulé *Étapes dans la création et le développement du Collège International de Philosophie*, Jean-Pierre Faye mentionne, à la date du 30 octobre 1981, une « Lettre au Président de la République présentant le projet », non encore retrouvée. Il relève ensuite, à la date du **9 janvier 1982**, la « présentation publique du projet (par J.P. Faye) en présence du ministre de la Culture et du représentant du ministre de la Recherche, au cours de la Journée thématique « recherche et création » préparant le Colloque national sur la Recherche, à l'Amphithéâtre Henri Poincaré ».

Les Actes de la Journée « Recherche, technologie, création », qui s'est tenue le 9 janvier 1982 dans le cadre du Colloque national : recherche et technologie organisé par Jean-Pierre Chevènement et le Ministère de la recherche et de la technologie, ont été réunis dans une épaisse brochure imprimée de 156 pages [9]. Il s'agit de la première présentation officielle et publique du projet de Collège porté par Jean-Pierre Faye. On trouve évoqué le Collège de philosophie à deux reprises, d'une part par Jean-Pierre Faye, dans un rapport intitulé *Chercheur et créateur* (p.13-17) et d'autre part dans le discours de reprise du ministre de la culture, Jack Lang (p.19). La présence de Lang s'explique par le fait que cette journée s'inscrit à la jonction du Colloque de la Recherche et de futures Assises de la Culture (p.13). De fait, elle est organisée par les deux ministères.

Que le chercheur soit également un créateur, cela correspond exactement à l'écrivain, poète, sociologue du langage et philosophe qu'est Jean-Pierre Faye. Sans se mettre lui-même en scène, celui-ci préfère se référer à l'exemple de Jacques Roubaud, qu'il inclut dans le projet du collège :

Deux propositions liminaires sont avancées par Jacques Roubaud, poète et mathématicien :

- 1 Que la pratique d'un domaine de recherche (en science) est compatible avec, et utile pour l'exercice de la littérature et de l'art : exemple de Lewis Carroll.
- 2 Que la pratique d'un domaine littéraire ou artistique est compatible avec, et utile pour une recherche scientifique : exemple ancien de de Vinci, de l'Opoiaz russe.

Exemple récent du point 1 : l'Oulipo de Raymond Queneau.

Exemple récent du point 2 : le cercle Polivanov.

A la jonction des deux points, et la spécificité de l'ordinateur en plus : le groupe ALAMO (Atelier de Littérature assistée par mathématiques et ordinateurs).

Plus loin, Jean-Pierre Faye évoque la création d'un « Collège philosophique de Paris » :

L'Ensemble culturel de Bercy serait un lieu de peinture, de musique, theatre, de poésie, de travail filmique, de radio libre.

De certaine façon, ce Collège serait un lieu d'intersection culture/recherche : dans ces jointures surgiraient justement les zones lacunaires de l'enseignement culturel en France : l'exploration des arts, par exemple, comme l'a souligné Jean Paris.

[...] L'hypothèse de Centres régionaux de recherche culturelle (et son corollaire, un délégué régional) a été évoquée aux assises de Luminy par un poète: Christian Tarting. Elle rassemblerait scientifiques et « créateurs-chercheurs ». Elle pluralise admirablement la perspective définie autour de ce « Collège philosophique de Paris » destiné à constituer le

lieu einsteinien de l'interscience - mais en liaison avec le projet du « Collège de Sociologie » de Georges Bataille.

Cette apparition vaudrait surtout par le choc respiratoire qu'elle apporterait à l'ensemble du tissu scientifique et de la trame culturelle, en France.

On comprend, dans ce contexte, la raison de cette appellation provisoire de « Collège philosophique de Paris ». Jean-Pierre Faye milite alors activement, en dialogue tout à la fois avec la Ville de Paris et le ministère de la Culture, pour que les Entrepôts de Bercy, propriété de la Ville de Paris, soient transformées en une Cité des arts. Le projet d'une Cité des arts à Bercy et celui d'un Collège de philosophie interscientifique et ouvert aux arts forment un tout dans l'esprit de leur concepteur.

Dans son discours qui fait suite à l'intervention de Jean-Pierre Faye, Jack Lang s'exprime en ces termes :

Des projets communs, disait Iannis Xenakis, communs à des technologues, à des artistes, à des créateurs, et il citait quelques exemples qui faisaient rêver. Nous transporter sur chacun des points de la planète. Oui, et je crois qu'au fond, il faut absolument que vous, nous, enfin tous ceux qui vivent provisoirement en ce moment ensemble, considèrent que ces rêves-là peuvent devenir réalité et que rien ne devrait, a priori, empêcher que ces constructions « utopiques » puissent voir le jour.

De même que les très beaux projets qu'à l'instant Jean-Pierre Faye énonçait : son Collège de philosophie, la transformation de Bercy en un immense Village des artistes, la création d'un nouveau « Bauhaus » à la française, et accordé à notre temps.

*son Collège de philosophie* : Lang, à cette date, identifie publiquement le projet d'un « Collège de philosophie » et celui qui le porte. Il s'agit de la première mention publique et donc, en ce sens précis, de l'acte fondateur du projet du Collège.

Le témoignage de l'un des militants du projet de Bercy, Pierre Grenet, mérite d'être cité. On le trouve dans son roman-essai intitulé *Le complot de la providence*, où il relate de manière précise et suggestive un moment de l'histoire du projet de Collège de philosophie à vocation internationale, conçu par Jean-Pierre Faye dans le contexte de la friche de Bercy :

Jean Pierre Faye et Félix Guattari profitèrent d'une longue émission sur la vie passée et future à Bercy dans les nuits magnétiques sur France Culture pour présenter le concept de fondation transculturelle internationale à Bercy. Elle serait résolument populaire et démocratique, basée sur l'utilité sociale et donc résolument différente des fondations de milliardaires. Ils comptaient sur le gouvernement socialo-communiste pour créer ce dispositif permettant à tous de réserver une petite partie de leurs impôts sur les revenus, non pas sous forme de déduction mais de financement direct de ce nouveau type de fondation. L'État veillerait seulement à la transparence de leurs fonctionnements. Ils vantèrent la dynamique innovante et créatrice des relations entre les différents ateliers culturels et productifs de musique, de théâtre, de danse et de cinéma. Le collège de philosophie et l'université populaire donneraient la dimension de formation et de recherche et les liens avec les associations de quartier et le collectif Bercy, la garantie d'une pratique avec les habitants. Ils évoquèrent un genre de villa Médicis populaire. Ils défendirent aussi le maintien des activités vinicoles garantes de la mémoire du lieu, de son caractère et de sa géographie. Ils rendirent hommage à ceux qui

avaient eu le courage de s'accrocher à ce métier à dimension fortement culturelle et patrimoniale.

Les pouvoirs publics n'ont finalement retenu du grand dessein social, artistique et culturel pour Bercy que quelques bribes. C'est le projet d'un centre commercial – un de plus, comme aux Halles – qui s'est imposé...

#### **4. Les deux synthèses de janvier et février 1982 instituant un *Collège philosophique de l'interscience***

Les premières réunions ont donné lieu à un rapport substantiel de 9 pages intitulé « COLLEGE PHILOSOPHIQUE DE PARIS. *Pour la constitution d'un centre « interscience »*. Rapport de Jean Pierre Faye, Maître de recherche au CNRS, Agrégé de philosophie, Docteur d'État, avec Alain et Danièle Guillermin (Centre d'Études Sociologiques) » [8]. L'existence de ce document est mentionnée, mais sans le nom de ses auteurs, dans le *Rapport bleu* publié en 1998 (p.3).

Le titre du Collège de philosophie n'est à cette date pas entièrement fixé. Le rapport parle également d'un « Collège philosophique de l'interscience », titre que l'on retrouve dans un document de 4 pages daté de février 1982, vraisemblablement pour la séance de travail du 12 février réunissant Jean-Pierre Faye, Jean-Pierre Chevènement et son conseiller Roger Brunet. Le document a comme sous-titre : « Projet préliminaire de Constitution » [10]. Dans ce projet, Jean-Pierre Faye envisage comme directeur de la section philosophie Jacques Derrida et comme directeur de la section Interscience Jacques Roubaud. À cette date, Alain et Danièle Guillermin sont toujours dans la boucle comme des acteurs originels du projet. Expression d'une élaboration déjà avancée, ce document donne une idée précise de ce qu'aurait pu devenir le Collège, si Jean-Pierre Faye avait été jusqu'au bout le coordinateur de sa fondation.

Analyser maintenant ces deux textes dépasserait les limites de cette présentation, mais il importe de garder à l'esprit ces deux documents comme constituant des références clés.

#### **5. Note à propos de mon rôle involontaire dans l'orientation derridienne du Collège**

Nous avons vu que le projet d'un « Collège de philosophie » à vocation internationale est né le 7 octobre 1981, au cours d'une réunion organisée par trois sociologues du CNRS : Jean-Pierre Faye, qui consacrait ses travaux de chercheur à la sociologie des langages, ainsi qu'Alain et Danièle Guillermin. Dans le bouillonnement d'idées, l'enthousiasme et la ferveur même qui ont marqué les toutes premières années du nouveau pouvoir socialiste, il s'agissait de concevoir et de définir de nouveaux projets en vue du Colloque sur la Recherche voulu par Jean-Pierre Chevènement et des Assises de la Culture préparées par Jack Lang. Jean-Pierre Faye, cependant, souhaitait associer des collègues philosophes à son dessein. Il ne pouvait être question de faire appel à Louis Althusser, interné à la suite du meurtre de sa femme, le 16 novembre 1980. Jean-Pierre Faye était en échanges réguliers

avec Michel Foucault, je les entendais discuter non sans véhémence au téléphone, mais celui-ci gardait ses distances, par suite du soutien trop tiède, selon Foucault, que les socialistes apportaient à Solidarność en Pologne. Foucault n'était pas loin de vouloir exiger que l'on rompe tout lien avec le nouveau pouvoir. Jean-Pierre Faye avait écrit à Gilles Deleuze, qui lui avait répondu par une lettre chaleureuse, mais qui, hormis ses cours, se tenait en retrait de la vie publique pour préserver sa santé<sup>11</sup>. Mon père discutait régulièrement de ses projets avec Félix Guattari, particulièrement à propos de Bercy, mais si Guattari venait régulièrement dîner rue Vaneau, il était trop absorbé par son propre projet de Fondation transculturelle pour s'impliquer activement dans ce nouveau projet philosophique. Le cas de Derrida était tout autre : il eût été en effet tout à fait improbable que Jean-Pierre Faye pense de lui-même à lui faire signe, alors que les deux hommes n'avaient plus aucun contact depuis le début des années 1970, à la suite des péripéties liées à la relation conflictuelle entre *Tel Quel* et *Change* et à l'évolution politique et théorique de Philippe Sollers.

Il se trouve accessoirement que les années 1979-1981 furent celles que j'avais consacrées à préparer successivement le CAPES et l'Agrégation de philosophie, à une période où la raréfaction des postes proposés aux concours – une vingtaine – était extrême, Valéry Giscard d'Estaing et son ministre Haby ayant formé le dessein de rendre la philosophie optionnelle. Étudiant, je vivais rue Vaneau où habitait Jean-Pierre Faye et il nous arrivait régulièrement le soir de dîner ensemble, discutant longuement de sujets intellectuels et philosophiques, souvent liés à mon investissement dans les concours de philosophie. Ces discussions ont sans doute joué un rôle dans la réorientation de Jean-Pierre Faye vers des questions plus directement philosophiques, après la décennie particulièrement dense de l'aventure littéraire de la revue *Change* et la publication de son livre majeur sur les *Langages totalitaires*.

En 1979-1980, une fois reçu au CAPES, j'avais souhaité préparer l'Agrégation comme auditeur libre à l'ENS-Ulm, où l'un de mes condisciples normaliens, Jean-Philippe Antoine, ami depuis la Terminale au lycée Henri IV, suivait la préparation. Jean-Pierre Faye avait alors écrit à Althusser, qui lui avait transmis son accord, à l'encre rouge, sur la lettre-même qui lui avait été adressée<sup>12</sup>. Le premier semestre, la préparation était assurée par Althusser et Bernard Pautrat. Au second semestre, de retour des États-Unis, Derrida était intervenu régulièrement pour commenter à son tour nos leçons d'agrégatifs. Au printemps 1980, Althusser nous avait donné pour sujet de dissertation sur table – l'art étant au programme de la deuxième dissertation – « La catégorie d'expression est-elle indispensable pour qui veut penser l'art ? ». J'avais rédigé un texte plus métaphysique qu'esthétique, discutant, loin de la préoccupation des concours, le concept d'expression en dialogue tacite avec la pensée d'Althusser sur laquelle je m'interrogeais beaucoup cette

---

<sup>11</sup> Deleuze n'est venu au CIPh qu'une seule fois, en 1986, pour une cérémonie à la mémoire de François Châtelet, décédé l'année précédente.

<sup>12</sup> Correspondance Louis Althusser-Jean-Pierre Faye, archives privées.

année-là. Sa personnalité mélancolique et son intelligence pénétrante exerçaient un grand ascendant sur les agrégatifs. Celui-ci avait commencé à annoter de sa main la dissertation au feutre vert, avant qu'une crise de mélancolie et une hospitalisation discrète ne le soustraient pendant de longues semaines à nos séances. Derrida avait pris le relais, selon un schéma dont on sait maintenant qu'il se répétait chaque année. Il avait corrigé la dissertation selon son protocole : aucune remarque marginale, mais un texte dactylographié d'une page, signé de son nom<sup>13</sup>. La correction se voulait bienveillante, la note encourageante. Derrida m'avait alors proposé un rendez-vous. Nous avons passé près de deux heures dans son petit bureau tout en longueur de la rue d'Ulm. J'avais découvert un Derrida attentif, interrogeant l'étudiant sur ses intérêts philosophiques et ses lectures. Nous avons discuté des *Cahiers* de Valéry, pour moi, dans ces années, une référence privilégiée. J'avais, le soir même, décrit à Jean-Pierre Faye un Derrida plutôt chaleureux dans son accueil. Or, comme le montre la lettre qu'il lui adressa un an plus tard, c'est le souvenir de cet épisode qui lui a donné l'idée de lui faire signe, pour l'associer à ses projets. Le temps des dissentiments sur la question du « logocentrisme » semblait surmonté.

Voilà ce qu'il lui écrivit le 26 septembre 1981 :

Cher Jacques Derrida, Nous aurons peut-être l'occasion de nous revoir dans les jours prochains, mais je ne voudrais pas attendre ce moment pour vous dire ma gratitude à la pensée de la dissertation d'Emmanuel commentée de votre main avec tant d'attention, de pénétrante générosité dans la critique ou l'appréciation. Ce sentiment à la vue de ces pages, je ne souhaitais le dire qu'après le dépassement de la situation agrégative où se trouvait alors Emmanuel, par quelque superstition sans doute [...] À vous en amitié ancienne et présente<sup>14</sup>.

Jean-Pierre Faye avait également téléphoné à Jacques Derrida, lequel, selon le récit que me fit mon père, lui avait dit vouloir rester en retrait après la difficile épreuve de sa candidature manquée à Nanterre, où la commission de philosophie lui avait préféré la candidature de Georges Labica. Il avait néanmoins accepté de se joindre à la réunion du 7 octobre. Selon le récit que me fit mon père, Derrida serait resté silencieux durant la séance entière, sans commenter le projet d'un « Collège de philosophie » formulé par Jean-Pierre Faye.

Nommé attaché culturel au titre de la coopération, je partais à la mi-octobre rejoindre mon poste au Qatar. Quelle ne fut pas ma surprise huit mois plus tard, en mai 1982, de recevoir à Doha, comme toutes les Ambassades et Centres Culturels de la planète, une dépêche officielle du Quai d'Orsay annonçant la création du Collège International de philosophie sous la signature... de Jacques Derrida. C'est ainsi que, selon l'expression de Barbara Cassin lors d'une émission de France Culture pour les 30 ans du Collège en 2013,

---

<sup>13</sup> Emmanuel Faye, archives privées.

<sup>14</sup> Lettre de Jean-Pierre Faye à Jacques Derrida, 26 septembre 1981, Imec. Merci aux ayants droit de Jacques Derrida de m'avoir autorisé à consulter ces lettres de Jean-Pierre Faye, et merci à Allison Demailly de me les avoir adressées. J'ignorais l'existence de cette lettre, découverte grâce aux archives de l'Imec.

le projet de Jean-Pierre Faye était devenu, en quelques mois, « une institution derridienne »<sup>15</sup>. Que s'était-il passé entretemps ?

## 6. Le Déjeuner du 13 mars et la « Lettre de mission » du 18 mai 1982

Après la Journée du 9 janvier, une réunion de travail avait réuni le 12 février, autour du Ministre de la Recherche, Roger Brunet, géographe et conseiller technique au cabinet du Ministre, et Jean-Pierre Faye. C'est le moment où celui-ci avait pressenti François Châtelet pour se joindre au projet. Celui-ci lui avait répondu le 28 février 1982 par une lettre amicale, dans laquelle il posait ses conditions.

Un déjeuner était prévu le mois suivant, pour lequel Jean-Pierre Faye avait été chargé de dresser la liste des invités. Ce déjeuner ministériel avait réuni, le **13 mars 1982**, outre Roger Brunet et Jean-Pierre Faye, Philippe Barret, membre du cabinet, déjà présent lors de la réunion initiatrice du 7 octobre 1981, François Châtelet, Alain et Danièle Guillerm, Catherine Clément, Jacques Derrida, Christian Descamps, Catherine Lévy, Mitsou Ronat, Dominique Lecourt et Jacques Roubaud<sup>16</sup>. Jean-Pierre Faye avait soumis une liste d'invités au ministre, via Philippe Barret, lequel l'avait complétée en ajoutant le nom de Lecourt.

Au terme de ce déjeuner, alors que se levaient les convives, Jean-Pierre Chevènement s'était, selon le récit de mon père à mon retour du Qatar, tourné vers lui pour déclarer à la cantonnade : « vous vous chargez d'une mission avec Derrida, Châtelet et Lecourt ». Le nom de Dominique Lecourt avait été ajouté à la suggestion de son ami Philippe Barret, avec lequel il avait milité dans la Gauche prolétarienne lorsqu'ils étaient étudiants rue d'Ulm.

Une semaine plus tard, cependant, lorsque le ministère avait réuni Châtelet, Derrida, Faye et Lecourt pour leur lire le projet de « lettre de mission » qui allait être rendue publique le 18 mai, un élément déterminant avait été modifié par rapport au propos oral du ministre. Ce n'était plus Jean-Pierre Faye, mais Jacques Derrida qui se voyait chargé de coordonner la mission. C'est ainsi que le chef de file de la « déconstruction » a pu obtenir la direction d'un projet dont il n'était pas l'initiateur. Tout ce qui va se produire par la suite ne sera que la conséquence de ce retournement et de ce coup de force, qui n'a pas reçu alors d'explication.

Dans le récit de Lecourt rapporté par le biographe de Derrida, Benoît Peeters, celui-ci met l'accent sur le rôle déterminant de Philippe Barret : « Il voulait l'[Derrida] associer aux initiatives de Faye et Châtelet, et m'ajouter à cette équipe, pour que la philosophie des

---

<sup>15</sup> <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/le-college-international-de-philosophie-fete-ses-30-ans-7914041>

<sup>16</sup> Une chronologie manuscrite de la main de Jean-Pierre Faye précise la liste des membres conviés au déjeuner ministériel [10].

sciences ne soit pas oubliée<sup>17</sup>. » Associer Derrida, Jean-Pierre Faye en était d'accord. Qu'il dirige seul le projet allait avoir d'autres implications.

Que dire de ce coup de force et du changement de cap qu'il a induit car, comme on va le voir, cela modifia l'orientation du Collège ? Sans doute Jean-Pierre Faye eût-il dû aussitôt protester ou demander a minima des explications. Marie-Odile, son épouse, a regretté qu'il ne l'ait pas fait alors qu'il en était peut-être encore temps. Mais cela n'était pas dans sa nature. Certes, il aurait souhaité continuer à coordonner jusqu'à sa mise en œuvre le projet qu'il avait formé d'un Collège de philosophie, afin de faire aboutir la conception interscientifique qu'il défendait. Mais il était difficile de protester sans paraître vouloir personnellement s'imposer. Si Jean-Pierre Faye était prêt à se battre dos au mur et jusqu'à l'épuisement pour un projet collectif et pour les idées qu'il estimait justes, il bataillait pour un idéal, non pour sa personne. Quoiqu'il en soit, la question de fond reste de déterminer si l'esprit du projet de Collège de philosophie, tel qu'il l'avait conçu, pouvait pleinement se réaliser, une fois Derrida nommé coordinateur.

Certes, en tant que membre actif des États généraux de la philosophie et tête pensante du GREPH, ce Groupe de Recherche sur l'Enseignement de la Philosophie, Derrida n'était pas sans légitimité. Sa notoriété américaine, née de son association avec Paul de Man et de sa réception dans les départements d'humanités des Universités aux U.S.A. jouait également en sa faveur. Mais, comme on va le voir, l'esprit qui l'animait était sensiblement étranger au projet de Collège conçu par Jean-Pierre Faye.

### **7. *Le Collège défiguré* ou la protestation d'Alain et Danièle Guillerm**

Dans la mission telle qu'elle a été conçue en mars 1982, le nom d'Alain et Danièle Guillerm, organisateurs de la réunion initiale avec Jean-Pierre Faye, ne figure plus. De fait, les deux sociologues se sont vus entièrement écartés du projet. J'avais demandé à mon père la raison de cette mise à l'écart alors qu'ils avaient été associés par lui au déjeuner ministériel. Il m'avait précisé que Derrida ne voulait en aucun cas de la participation des deux sociologues à l'élaboration du Collège. Je n'en sais pas davantage. S'agissait-il d'effacer les traces des conditions dans lesquelles avait été conçu le projet du Collège, ou bien d'un mépris très heideggérien pour la sociologie, qui, dans ce cas, englobait également Jean-Pierre Faye, plus difficile à marginaliser ? Je ne saurais le dire. Ce point reste à éclairer.

Juste avant la cérémonie officielle d'instauration du CIPh le 10 octobre 1983, en présence de Laurent Fabius et de Jack Lang dans l'Amphithéâtre Poincaré de la rue Descartes, j'ai assisté à la distribution par Danièle Guillerm, avec beaucoup de cran, dans les travées de l'ampithéâtre, d'un texte imprimé sur papier de couleur rouge avec pour titre *Le Collège défiguré. Lettre aux intellectuels à propos du Collège international de Philosophie*. Les

---

<sup>17</sup> Peeters 2010, p.423. Après la table ronde du 7 décembre 2023, Yves Duroux m'a confirmé que le principal responsable de ce changement de nom pour la coordination de la mission ministérielle était Philippe Barret.

deux sociologues avaient publié l'année précédente, dans *Le Monde*, un texte intitulé « Pour un collège international » (*Le Monde* du 2 juillet 1982), auquel Jacques Derrida avait répondu par une courte lettre publique, « À propos du collège international de philosophie » (*Le Monde*, 15 juillet 1982, p.14), dans laquelle Derrida s'abrite derrière le caractère institutionnel et officiel de la Lettre de mission<sup>18</sup>. Le texte distribué par les deux chercheurs a une valeur unique, du fait que ses auteurs, acteurs et témoins des premiers mois du projet, ont pu précisément observer, en sociologues, comment se sont effectuées les prises de pouvoir dans l'institution naissante. À cette date, le 10 octobre 1983, Jean-Pierre Chevènement avait démissionné de son ministère en mars de la même année et c'est, en tant que nouveau ministre de la recherche et de l'industrie, Laurent Fabius, ignorant de cette histoire passée, qui présidait avec Jacques Lang la séance.

Si le texte est fort critique, il est clair et parlant et retrace précisément les premières heures et l'esprit initial du projet. C'est une pièce incontournable, peut-être absente des autres fonds d'archive, et qui mérite par conséquent d'être citée intégralement.

*Le Collège défiguré. Lettre aux intellectuels à propos du Collège international de Philosophie*

La création récente du Collège International de Philosophie appelle quelques mises au point que nous apportons par cette lettre.

COMMENT PROCÈDE UN GOUVERNEMENT SOCIALISTE POUR CRÉER UNE NOUVELLE INSTITUTION TELLE QUE CE COLLÈGE ?

Octobre 81 : nous sentons la nécessité de lancer l'idée d'un lieu qui permette la rencontre, en dehors des cadres académiques et disciplinaires, d'écrivains, de chercheurs, d'artistes, de savants ayant en commun d'opérer dans des champs non repérés dans la géographie institutionnelle existante et ayant d'autre part, les uns et les autres, le sentiment que l'isolement où ils se trouvaient pouvait d'une manière bénéfique être brisé par la confrontation avec d'autres créateurs. C'est ce que nous avons appelé l'Interscience.

Répondant à notre invitation, un groupe de personnes se réunit dans nos locaux du Laboratoire de Sociologie de la Connaissance<sup>19</sup> autour de cette idée. Il nous faut un sigle simple et parlant et, au cours d'une réunion collective, sur la proposition de Jean-Pierre Faye, « Collège de Philosophie » est finalement choisi, dans la continuité de G. Bataille et de Jean Wahl.

Le travail continue autour des modes d'organisation et des thèmes qui semblent s'imposer dans un premier temps. Les gens du « peer group » réunis par nous dès le départ, investissent toute leur imagination créatrice et leur capacité d'organisation et bien entendu acceptent avec joie quand des personnalités du monde intellectuel montrent de l'intérêt pour la chose. Ce groupe qui s'imagine qu'il fonctionne toujours d'une manière non hiérarchique, est invité, pour une réunion de travail, chez le Ministre de la Recherche, à l'époque Jean Pierre Chevènement. Le projet l'intéresse, une « mission » est nommée pour en étudier les conditions de réalisation. Parmi les missionnaires nommés, il n'y a pas les initiateurs mais seulement les noms « connus ». Qu'importe, le Ministre a sans doute ses raisons, on ne va

---

<sup>18</sup> Jean-Pierre Faye a conservée dans ses archives la coupure de presse en soulignant son titre à l'encre rouge [u].

<sup>19</sup> au Centre d'Etudes Sociologiques du C.N.R.S. le 7 Octobre. [Note d'A. et D. Guillermin]

pas s'arrêter à de tels détails mesquins, nous sommes entre honnêtes gens, le bouillonnement intellectuel va continuer de plus belle grâce à ce premier pas.

Mais voilà, en 1982 une lettre de mission vaut une lettre de cachet et envoie aux oubliettes ceux qui ne la possèdent pas. Au lieu de la continuation de la dynamique amorcée par un véritable travail collectif de recensement des potentialités françaises et étrangères, on déploie l'écran de fumée d'une « véritable consultation populaire » qui se résume hypocritement à l'envoi d'un appel médiocre, pour l'essentiel aux responsables de la bureaucratie du CNRS et de l'Université qu'il s'agissait justement de contourner.

Au lieu de l'irrespect nécessaire quand on veut faire du nouveau, on voit s'instaurer la nécessité de la révérence la plus tatillonne : écrire un article de journal, par exemple celui que nous avons publié dans le *Monde* en Juillet 1982, sans passer par une censure préalable du responsable de la mission, Jacques Derrida, devient un crime impardonnable.

Tout rentre dans le secret le plus absolu, aucune information ne circule, le rapport au Ministre à l'issue de la mission est mieux protégé qu'un document « Secret Défense ». Les plus malins (ou ceux qui ont l'échine la plus souple) arriveront à avoir un strapontin. Seuls les créateurs du projet sont exclus sans appel. Il faut faire oublier que finalement les idées justes ne tombent pas du ciel mais que ce sont des mortels qui en parlent à d'autres mortels.

Si nous voulions nous lancer dans les « fabuleuses généalogies », nous pourrions dire que nous avons expérimenté le meurtre du père. Mais nous ne pensons pas qu'il convienne de couvrir une simple escroquerie intellectuelle de phrases grandiloquentes telles : « La naissance d'une institution est toujours fascinante... Ses conditions (de création du Collège) ont été, vous l'imaginez, complexes, vertigineusement surdéterminées... » comme le fait Derrida dans son interview à *Libération*.

Cette histoire prouve malheureusement que le lieu commun est vrai qui veut que les innovateurs ne soient pas reconnus en France. Mais après tout, comme nous l'a dit Roger Brunet, un « responsable » de la Recherche, « Nous ne sommes pas aux Etats Unis ici, nous ne pensons pas que ce soient les gens qui ont des idées qui soient les mieux à même de les réaliser. » En effet... surtout si on les leur vole et les défigure avec la complicité de deux ministres successifs, J.P. Chevènement et L. Fabius.

C'est ainsi que le Collège Interscience est devenu « philosophique philosophant ». Après l'avoir vidé de son contenu le pouvoir a créé un Collège au rabais pour acheter quelques philosophes et quelques bons élèves des « Nouveaux Mandarins » dont la docilité est assurée. Au jour d'aujourd'hui, la corporation des philosophes est peut-être une valeur sûre contre l'écoeurement généralisé des intellectuels. Les honnêtes gens qui ont été égarés dans le Collège International de Philosophie<sup>20</sup> n'ont rien à y faire tant que l'on n'aura pas restitué le projet dans son intégralité.

Alain et Danièle Guillerme, 11 rue Saint Antoine 75004 Paris [11]

Que l'on partage ou non le bilan critique des deux sociologues, qu'on l'estime particulièrement lucide ou trop polémique, leur analyse mérite d'être rapportée car il s'agit, avec Jean-Pierre Faye, des initiateurs du projet et de voix qui furent, après mai 1982, étouffées au point que leur nom n'apparaît dans aucune des commémorations de la fondation du CIPh.

---

<sup>20</sup> C'est bien ici du Collège proprement dit dont il est question, l'institution qui procèdera aux nominations et à la gestion des sommes confiées. Le Conseil de Réflexion n'est qu'un organe consultatif sans aucun pouvoir. [Note d'A. et D. Guillerme]

Sans doute parce qu'ils ont été écartés plus tôt, les deux sociologues étaient, à ce stade, plus clairvoyants que Jean-Pierre Faye sur l'état des rapports de force dans l'institution naissante. Celui-ci a voulu croire jusqu'au bout que le Haut Conseil de réflexion serait une instance de décision à parité avec le Collège provisoire, puisque celui-ci devait, selon le règlement intérieur de l'Association, requérir l'« avis favorable » du Haut Conseil pour ses décisions. Dans la pratique il n'en fut rien, et l'histoire a donné sur ce point raison au diagnostic des époux Guillerm.

## 8. Le procès-verbal des réunions du 25 octobre et du 16 novembre 1982

Un passage du procès-verbal des réunions du 25 octobre et du 16 novembre 1982 avec les représentants des trois ministères de tutelle est particulièrement révélateur des intentions directrices de Jacques Derrida et de Dominique Lecourt, et de la divergence de vue qui les oppose à Jean-Pierre Faye sur l'interprétation du rapport de la mission comme sans doute sur la forme que prendra le Collège (p.4-6). Lors de la deuxième réunion le 16 novembre 1982, à laquelle François Châtelet, déjà malade, n'avait pu prendre part, Madame Danièle Blondel, Directeur des Enseignements Supérieurs, « voit une contradiction entre le fonctionnement du Collège (type « ATP ») tel que Derrida vient de le présenter et sa structure (« type Collège de France ») impliquée selon elle par le chapitre du Rapport signé par Jean Pierre Faye. » Voici les réponses que donnent les différents participants :

J. Derrida et D. Lecourt rappellent que dans le Rapport deux types de propositions ont été très explicitement disjoints. Il y a d'une part les deux premières parties (*Idée Régulatrice* et *Constitution*) qui engagent la Mission dans son ensemble et auraient valeur de Charte si un accord se faisait à ce sujet à la création du Collège; d'autre part la troisième partie (Projections) composée de 4 chapitres respectivement signés par chacun des membres de la Mission, a une valeur indicative. Chacun y a défini à sa manière une perspective et un potentiel de recherche. Il est clairement souligné que cette dernière partie ne lie en rien les futurs responsables du Collège, même si elle a paru indispensable aux membres de la Mission et conforme à l'esprit d'une telle mission.

Pour Jean-Pierre Faye, le projet du « Collège de Philosophie à vocation internationale » qu'il proposait le 7 Octobre 1981, est perçu par lui avant toute chose, et bien au contraire de l'interprétation « maximale », comme un *centre de recherche*, philosophique et interscientifique. Un Centre qui est en même temps Collège. Il n'est pas né dans le vide ou le désert, mais il plonge ses racines dans une *matrice de pensée* qui est plurielle, collective. C'est le réseau de recherches opératoires déjà en cours qui l'a alimenté depuis le commencement, à partir d'un noyau collégial de travail : un réseau de questionnements multiples qui tentent d'explorer les jointures des « objets », philosophiques et scientifiques, définis par des méthodes d'intervention et d'action *différentes*, dans la science et dans la pensée. Et ce sont ces différences, et cette *modestie* exploratoire, qui lui semblent essentielles. Tout à fait à l'opposé d'une institution aux chaires viagères comme le grand Collège (de France), il s'agit de programmes et de séminaires et de recherches à durée limitées. Mais il ne peut y avoir coupure entre le projet intellectuel et les structures qu'il légitime. Les nombreux rapports parvenus à la mission montrent le désir et le besoin d'ouvrir un espace à l'investigation des connexions entre ces domaines différents : ce qu'il proposait, à titre d'exemples non limitatifs,

c'est un noyau fort d'hypothèses de travail. À ses yeux, le Rapport tout entier engage la mission comme une grande hypothèse - il arrive même que deux hypothèses y soient expressément énoncées. Hypothèse qu'il s'agit pour nous d'étudier ensemble, en gardant ouverte la porte sur les possibles. Et en vue de la mettre en œuvre activement le plus rapidement possible. Ce travail sur l'hypothèse ne doit pas être un moyen dilatoire, mais au contraire une méthode de travail ouverte et efficace. Un centre de recherche philosophique et Interscientifique qui serait en effet ouvert sur l'Education Nationale devrait devenir, pour l'ensemble du corps des enseignants, un point de contact. Qui pourrait être à la fois discret et irradiant. Reprenant l'historique de l'idée du Collège, Jean Pierre Faye marque la nécessité et l'opportunité de sa création. Il souligne qu'un tel lieu permettrait d'accueillir des chercheurs étrangers de grand prestige et d'éviter que ne se reproduisent les erreurs commises en leur temps par l'Université française à l'encontre de personnalités comme Albert Einstein ou Roman Jakobson. [12]

À la lumière de ce procès verbal, Jacques Derrida n'apparaît pas comme le simple coordinateur d'une mission d'études à quatre membres. Une certaine volonté de tout régenter transparait dans son propos. Il affirme en effet, avec le soutien de Dominique Lecourt, que seules les deux premières parties du rapport, rédigées par lui seul, sans sérieuse coordination avec les autres membres de la mission<sup>21</sup>, auraient valeur de Charte et engageraient les futurs responsables du Collège. Au contraire, les textes rédigés par les membres de la mission et publiés dans la troisième partie n'auraient, selon lui, de valeur qu'indicative.

Fidèle à l'esprit d'un Collège qui soit en même temps, selon le projet d'origine, un *Centre de recherches interscientifique*, Jean-Pierre Faye estime tout au contraire que c'est l'ensemble des propositions du rapport qui engage la mission à titre d'hypothèses de travail.

Rôdé par l'expérience d'une institution d'enseignement aussi structurée que l'École Normale Supérieure, Derrida pense avant tout à fixer des règles de fonctionnement pour l'institution du futur Collège. On ne peut certes lui reprocher ce pragmatisme. Mais dans l'esprit d'un chercheur comme Jean-Pierre Faye, ce sont les hypothèses de recherche formées « à partir d'un noyau collégial de travail », qui ont valeur d'idée régulatrice, à quoi ne pourrait suffire un ensemble de règles édictées par un seul : la collégialité apparaît mieux défendue dans la conception de Jean-Pierre Faye que dans celle de Jacques Derrida.

## **9. Les « Coups d'envoi » de Jacques Derrida, projet explicitement heideggérien pour le CIPH**

Il importe de distinguer le *Rapport* dans sa forme originelle, non destinée à une diffusion publique au-delà des institutions administratives et politiques, et la publication du CIPH de 1998, avec une série de textes annexes plus tardifs, pour laquelle a été choisi le titre de « Rapport bleu », couleur de la couverture du rapport dactylographié originel, cela pour une publication, quinze ans plus tard, sous une couverture de couleur rouge vermillon.

---

<sup>21</sup> Dans l'exemplaire du « Rapport bleu » annoté de la main de Jean-Pierre Faye, celui-ci s souligné d'un trait ondulé l'expression « avancé en commun » et mis en marge un point d'exclamation [13] (p.3).

Sous le sobre titre de *Collège international de philosophie. Sciences, interscience, arts*, ce *Rapport* de 241 pages a été remis au ministre de la recherche fin septembre 1982. Sous les titres d'« Idée régulatrice » et de « Constitution », Jacques Derrida formule la façon dont il conçoit les règles de fonctionnement du futur Collège et le mode opératoire de la phase d'élaboration de l'institution. Dans son avant-propos, il évoque « une réflexion déjà engagée au cours de réunions antérieures – celles-là même qui furent à l'origine du projet de création d'un Collège international de philosophie », mais sans fournir de précision (*Le Rapport bleu*, PUF, 1998, p.1). Il ne mentionne pas les deux rapports antérieurs rédigés par Jean-Pierre Faye et ne propose, comme texte fondateur, que la lettre qu'il a rédigée lui-même en mai 1982 et signée de son nom pour qu'elle soit internationalement diffusée via « tout le réseau des services culturels de France à l'étranger » (*ibid.*, p.3). C'est ainsi que les responsables du Collège qui n'ont pas pris part aux premières années de sa fondation ont pu ignorer l'histoire exacte du projet. Par exemple, François Jullien, président de l'Assemblée collégiale en 1998, au moment de la publication du rapport, écrit dans son avant-propos que le CIPh « tire son origine » de ce rapport, effaçant de la mémoire, sans doute involontairement, les phases antérieures de sa conception effective.

Durant la phase capitale d'instauration du Collège, Derrida distingue dans la deuxième partie du rapport deux instances : d'une part, un « Collège provisoire » dont il prend la direction, et d'autre part un « Conseil de réflexion » dont il précise que le rôle sera « purement consultatif » (*Le Rapport bleu*, 1998, p.62). Dans les faits, ce Conseil de réflexion n'aura pas de directeur effectif : son travail sera coordonné par un « secrétaire général », selon les termes définis par Derrida lui-même en-dehors du *Rapport*, responsabilité confiée à Jean-Pierre Faye. En même temps, un certain flou subsiste sur le pouvoir réel du Conseil puisqu'à la page précédente, il est écrit que le Collège provisoire aura pour mission de « préparer en accord avec le Conseil de réflexion du Collège la seconde phase – dite *inaugurale* – de l'installation » (p.61). Le Collège provisoire a donc besoin de l'accord du Conseil de réflexion, ce qui suppose davantage qu'un rôle purement consultatif. Cette relative ambiguïté, que l'on retrouve en partie dans le « Règlement intérieur de l'Association pour un Collège international de philosophie » édicté ultérieurement, sera au cœur des malentendus et tensions entre les deux instances, qui marqueront les années 1984-1985.

La première partie du *Rapport*, cependant, est bien plus qu'un texte administratif. Derrida formule en effet des perspectives qui sont celles de sa pensée. Il parle d'un « retour à la philosophie » qui « n'implique pas nécessairement l'effacement ou l'omission de ce qui, dans des perspectives diverses, a été dit ou pensé de la fin de la métaphysique » (*Le Rapport bleu*, 1998, p.20-21) – thème heideggérien par excellence, repris et prolongé par Derrida lui-même sous le nom de « déconstruction ». Plus loin, il note que

Les discours naguère dominants sur la « fin de la philosophie » ou le « dépassement de la métaphysique » ont appelé partout, en réponse ou en réaction, un nouveau rapport à l'ensemble de la tradition philosophique occidentale. (p.23)

La « fin de la philosophie », c'est le titre d'une conférence célèbre de Martin Heidegger, prononcée par Jean Beaufret en ouverture d'un colloque sur Kierkegaard. Le « dépassement de la métaphysique », c'est le titre d'un texte de Heidegger publié en 1954 dans ses *Essais et conférences*.

Derrida ne présente pas ces expressions comme un thème particulier mais bien général, pour ne pas dire hégémonique, qui aurait appelé « partout » un nouveau rapport à la philosophie occidentale. Il estime que les institutions philosophiques n'ont pas su s'adapter en France à ces nouveaux discours – peut-être pense-t-il à sa mésaventure lors de sa candidature à l'Université de Nanterre – ce qui dessine en creux la tâche, pour le CIPh, de prendre en charge ces « nouveaux discours ». De manière très heideggérienne, il met en avant une expérience de *pensée*, à la mesure de l'époque, qui « sera précisément l'horizon, la destination et la tâche » du Collège naissant (p.28).

Dans la troisième partie du rapport, qui contient les contributions des quatre chargés de mission, sous le titre « Coups d'envoi », Derrida reprend et commente longuement ce terme de « Destination » (p.96 *sq.*). Le propos, cette fois, n'a plus rien d'allusif et le nom de Heidegger est maintes fois nommé. Il mentionne :

une pensée de l'envoi, de la dispensation ou du don de l'être [qui] signe aujourd'hui l'une des tentatives les plus singulières et, me semble-t-il, les plus puissantes, en tout cas l'une des dernières, pour « penser » l'histoire et la structure de l'onto-théologie, voire l'histoire de l'être en général [...]

Soulignons la référence très visible qui vient d'être faite à la *démarche* heideggérienne [...]. Il paraît assez clair que la méditation sur l'histoire de l'être, après l'analyse existentielle, ouvre la question de la différence ontologique sur [...] une *pensée de l'envoi*, de la *dispensation* et du *don*... (p.97-98)

Derrida met en avant, non sans une certaine emphase, la thématique du don qu'il partage, de façon différenciée, avec l'heideggérianisme catholique de Jean-Luc Marion. Non sans emphase, il magnifie les textes de Heidegger sur l'histoire de l'être comme représentant « un autre grand texte sur le don », à confronter à *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss.

Plus loin, Derrida reprend ce questionnement heideggérien, avec la cascade de guillemets pour des termes courants qui ne sont pas des citations, si caractéristique de la façon d'écrire de l'heideggérianisme français :

Comment une pensée de la «destination» peut-elle concerner la philosophie, plus précisément son contour propre, son rapport avec une pensée qui ne serait pas encore ou plus encore « philosophie » ou «métaphysique», ni davantage «science» et «technique»? Quoi des limites ou des «fins» de la philosophie, de la métaphysique, de l'onto-théologie? Quoi de leur rapport à la science et à la technique? (p.101)

Derrida revient ensuite sur ce qu'il nomme les *finalisations* de la recherche et définit à ce propos trois problématiques en italiques, qui reprennent, comme un véritable *leitmotiv*, les mêmes *topoi* heideggériens. Tout d'abord, « *les questions de la métaphysique et de l'onto-théologie* partout où elles peuvent être relancées » (p.104). Ensuite, la « *Problématique de l'achèvement ou de la limite de la philosophie* (interprétations

téléologiques ou généalogiques, critique, déconstruction, etc.) ». Suit une énumération de noms de Kant à Heidegger. Et il reprend : « La place est grande pour des recherches originales dans ces directions, surtout si elles pratiquent la greffe, la confrontation ou l'interférence. » Enfin, « *l'exemple de Heidegger* ». Et il poursuit :

Autour de son [Heidegger] œuvre et de sa «problématique» (comme de celles des autres penseurs cités à l'instant), un programme pourra être organisé par le Collège, puis transformé en centre de recherche relativement indépendant, lié par contrat avec le Collège dans des conditions à étudier. Le Collège aurait, dans ce cas comme dans d'autres, un rôle de provocation et d'organisation initiale. Dans le devenir qui ferait du programme un centre de recherche, les travaux seraient d'abord aimantés par ces questions sur les limites, fins et destinations de l'onto-théologie. Ils traiteraient également, et entre autres, les «thèmes » suivants, qui sont tous fortement marqués dans le texte heideggerien:

3 L'interprétation de l'histoire de l'être. Sens et vérité de l'être.

4 Pensée, philosophie, science.

5 Pensée, philosophie, poésie.

6 Technique et métaphysique.

7 L'œuvre d'art.

8 La langue, les langues, la traduction (à commencer par les problèmes théoriques et pratiques de la traduction du corpus considéré).

Technique et traduction (langues formelles et langues naturelles, problèmes du métalangage et des machines à traduire).

• Le politique: quoi, par *exemple* de la pensée politique de Heidegger, de ses rapports avec sa pensée en général et avec ses engagements politiques d'autre part? (Les mêmes questions s'imposent naturellement pour d'autres penseurs.) En ce qui concerne Heidegger, quoi de sa «réception » en France? Quelle en aura été la destinée singulière? (p.105).

Texte étonnant, qui nous révèle un Derrida pensant la totalité des domaines de l'activité, de la connaissance et de la créativité humaines, de la science et de la philosophie à la poésie, l'art, la technique et la politique, à partir de l'histoire de l'être heideggerienne !

Plus loin enfin, Derrida donne au Collège international de philosophie pour tâche d'« entreprendre une traduction intégrale et, autant que possible, homogène » des œuvres de Heidegger, en se réglant sur l'édition scientifique et complète de ses écrits actuellement en cours) » (p.107).

Il fallait citer quelques extraits significatifs du *Rapport* pour mesurer à quel point la pensée de Derrida apparaît modelée par sa référence à Heidegger, de loin dominante, pour ne pas dire hégémonique. Sa réflexion sur la philosophie et sur la « pensée » est arrimée au thème heideggerien de la fin et du dépassement de la métaphysique. Celle-ci est réinterprétée, à la façon heideggerienne, comme onto-théologie. Loin d'être une réflexion absente de l'institution universitaire, c'est, tout au contraire, le thème directeur qui dominait alors l'institution la plus conservatrice de l'Université française, à savoir l'Université de Paris 4 avec Pierre Aubenque, Jean-Luc Marion et bientôt Jean-François Courtine. La pensée heideggerienne est présentée par Derrida comme permettant d'instruire tous les domaines, de la science et de la technique à l'art et la poésie, sans omettre la politique...

Philologiquement, celui-ci n'apparaît pas conscient des problèmes que pose l'œuvre intégrale ou *Gesamtausgabe*, dont la publication a débuté en 1975, un an avant la disparition de Heidegger. Il est vrai que ceux-ci ne vont nettement apparaître que plus tardivement. On sait même aujourd'hui qu'en dépit de ses 102 volumes, la *Gesamtausgabe* ne mérite pas son nom et n'a rien de « complète », de nombreux séminaires, dont le plus radicalement hitlérien, n'ayant pas été retenus pour la publication. Quoi qu'il en soit, pour un chercheur rigoureux, la consultation des premiers volumes parus aurait déjà permis de voir que cette édition sans aucun appareil critique n'avait rien de « scientifique ».

#### **10. Le projet de Jean-Pierre Faye à l'intersection des sciences et des arts et le démontage de la question « totalitaire »**

Intitulé « Réseaux » et sous-titré « Philosophie, recherche scientifique et espace de l'art », le texte de Jean-Pierre ouvre des perspectives différentes. Il note d'emblée que « ce qui légitime la fondation d'une institution scientifique, c'est le projet intellectuel qui la constitue et l'oriente » (p.131). Tandis que, dans la foulée du GREPF, Jacques Derrida mettait en avant les questions relatives à l'enseignement de la philosophie, Jean-Pierre Faye met d'emblée l'accent sur la recherche et la formation à la recherche. Cela, en ouvrant un espace nouveau « à l'investigation des connexions entre les domaines ». Il rappelle deux grandes dates fondatrices et les hypothèses initiales qui s'y rattachent : la proposition qu'il a faite, « le 7 octobre 1981, de constituer un Collège de philosophie à vocation internationale » (p.137), et le colloque « Recherche et création » du 9 janvier 1982 (p.133 et 174). Par les exemples historico-scientifiques qu'il mentionne brièvement (la révolution galiléenne, la topologie de Riemann, p.132), il met l'accent sur ce qui lui apparaît central, les « transferts entre sciences » (p.174). La façon dont Roman Jakobson a fondé la phonologie structurale, à la jonction de la poésie et de la linguistique, fournit, selon les termes de Jakobson cités dans le rapport, « le paradigme de toute théorie morphologique » (p.133). Jean-Pierre Faye pense non seulement aux travaux de Jakobson lui-même, avec qui il a entretenu une correspondance nourrie à ce jour inédite, mais aussi de Jacques Roubaud, qu'il a voulu associer activement au Collège, et de Mitsou Ronat chercheuse en linguistique dans le sillage de Noam Chomsky. À cette date, cependant, l'étoile de Noam Chomsky a fortement pâli dans les références de Jean-Pierre Faye, après le traumatisme de son soutien à la liberté d'expression du négationniste Robert Faurisson.

Jean-Pierre Faye développe une vision de synthèse qui le conduit notamment à présenter brièvement en quatre paragraphes, sans les nommer les apports des quatre membres de la mission (Châtelet, Derrida, Lecourt, Faye) relatifs à ce qu'il nomme « quatre objectifs fondamentaux » (p.134-135). À propos de Derrida, il ne mentionne que « la mise en place d'un grand dispositif de circulation qui traverse l'univers de l'enseignement philosophique ». Sans doute ne parvient-il à rien retenir de la perspective destinale néo-

heideggérienne tracée par la déconstruction derridienne, relativement à laquelle plusieurs extraits du « Rapport bleu » viennent d'être cités.

Le quatrième objectif fondamental, celui fixé par Jean-Pierre Faye, mérite à son tour d'être mentionné :

Le quatrième est l'investigation des domaines frontières ou interscientifiques qui s'élaborent sous le regard de la pensée philosophique, dans l'interaction entre sciences formelles, sciences de la nature et sciences sociales. Cette dernière précondition est également préparée de longue date par une suite de travaux récents à l'intersection des groupes de mathématiciens, de physiciens et de biologistes, de sociologues, de linguistes et d'historiens, au cours de séminaires tenus à l'Institut Henri-Poincaré et à l'Institut des langues orientales, par le Centre de mathématique et de poétique comparée et par le Centre d'analyse et de sociologie des langages.

Le Centre de mathématique et de poétique comparée est celui où travaille alors Jacques Roubaud. Le Centre d'analyse et de sociologie des langages (CASL) est le centre du CNRS créé par Jean-Pierre Faye depuis 1974, avec notamment Mitsou Ronat.

Dans son texte, Jean-Pierre Faye mentionne lui aussi, au moins à trois reprises, Martin Heidegger. Mais c'est de façon bien plus ponctuelle et fugitive que Derrida, et, surtout, dans un esprit très contrasté. Pour Derrida, Heidegger – en qui il reconnaît son « contre-maître » – se voit attribuer explicitement le statut de figure paradigmatique, même si, à la différence des gardiens du temple (Jean Beaufret, François Fédier), il semble admettre qu'elle soit discutable. Pour Jean-Pierre Faye, Heidegger n'a rien d'une instance inspiratrice. Il n'apparaît jamais que comme l'objet d'une investigation critique indispensable.

Après avoir mentionné un Heidegger « pris au piège » du mot *völkisch* (p.163), Jean-Pierre Faye note plus loin :

La critique des chaînes de narrations transethniques déboucherait sur une déconstruction, un démontage radical de l'idéologie ethnocentrique et raciste, qu'il s'agisse de la « nouvelle droite » française de 1978 ou des doctrinaires mythologisants du III<sup>e</sup> Reich, et des polémiques dangereuses qu'ils engagent avec les philosophes qui sont leurs contemporains, tel Heidegger de 1934 à 1940 (p.158).

C'est à la polémique féroce entre le recteur nazi de Francfort puis de Heidelberg Ernst Krieck et Martin Heidegger qu'il pense ici, laquelle s'est nouée à partir de mai 1934 et poursuivie en réalité au-delà de 1940.

On note que Jean-Pierre Faye reprend ici le terme « déconstruction », en lui donnant le sens d'un « démontage ». Celui-ci ne suit visiblement pas les mêmes voies que la déconstruction derridienne, laquelle renchérit sur les thèmes heideggériens bien plus qu'elle ne les démonte.

Pour comprendre l'usage conjoint des mots « démontage » et « déconstruction » par Jean-Pierre Faye dans cette page, lesquels, comme toujours chez cet écrivain, sont précisément pesés, il faut se reporter aux deux premiers numéros de la revue *Change*, parus au quatrième trimestre de 1968, qui s'intitulent respectivement *Le montage* et *La*

*destruction*. Jean-Pierre Faye pense ces concepts à partir d'Eisenstein, de Jakobson et de Chomsky. Il les met en jeu dans un dialogue explicite avec la pensée d'Althusser autour de la relation entre idéologie et vérité. On remarque que dans le numéro 2, un texte de Philippe Boyer, romancier et critique littéraire, qui fait suite à un texte de Jean-Pierre Faye intitulé « Destruction, révolution, langage », a pour titre « Déconstruction : le désir à la lettre », et porte l'empreinte visible de sa lecture de Derrida, avec qui Philippe Boyer a entretenu jusqu'au bout des liens d'amitié intellectuelle.

Pour approfondir ces proximités qui marquent aussi des différences déterminantes – Jean-Pierre Faye, pour sa part, ne privilégie pas comme Philippe Boyer la référence à Derrida –, il faudra étudier la correspondance Derrida-Faye pendant les années 1960, conjointement avec les textes parus dans les tout premiers numéros de *Change*. Le choix des mots, dans le *Rapport bleu*, garde mémoire de ces années créatrices<sup>22</sup>.

Le diagnostic historico-philosophique sur les acteurs intellectuels de cette époque reste largement à établir. Il faudrait, par-delà les effets de mode qui s'estompent avec le temps, reprendre l'analyse approfondie des différents corpus en la mettant au service d'une synthèse d'ensemble. Ce qu'il est dès à présent possible d'affirmer, c'est que Jean-Pierre Faye ne s'inscrit à l'évidence ni dans le courant derridien de la « déconstruction » avec lequel il s'oppose frontalement sur l'évaluation de la « question Heidegger », ni, par son refus de renoncer à la notion de vérité et son attachement à la recherche scientifique – voir sa discussion d'Althusser sur idéologie et vérité et, par ailleurs, les grands colloques sur l'astrophysique et la génétique qu'il organise respectivement avec Jean-Claude Pecker et avec François Gros dans le cadre de l'Université Européenne de la Recherche –, dans la constellation plus vaste de la *French thought*, en dépit de son amitié personnelle avec Deleuze et Foucault. Comme Henri Lefebvre, par exemple, autre personnalité indépendante et inclassable et autre acteur majeur de 1968, il s'agit d'une personnalité qui suit sa propre voie, en amitié, dialogue ou opposition avec nombre de ses contemporains, sans prétendre à proprement parler faire école ou imposer sa façon de penser. Si Luc Ferry et Alain Renaut avaient voulu véritablement traiter de la « pensée 68 » en historiens de la pensée et non en pamphlétaires, c'est à Henri Lefebvre et à Jean-Pierre Faye qu'ils auraient dû consacrer en priorité leur essai et non à des auteurs demeurés en réalité en retrait durant ce fameux printemps.

Pour revenir au *Rapport bleu*, dans la section « Perspectives » traitant de ce qu'il nomme « *Philosophie politique, politique de la philosophie* », Jean-Pierre Faye note enfin que

---

<sup>22</sup> L'année suivante, en 1969, Jean-Pierre Faye a conçu le projet d'un numéro critique de *Change* sur Heidegger, pour la préparation duquel il est entré en discussion avec notamment Robert Minder, Georges-Arthur Goldschmidt, Vladimir Jankélévitch, Emmanuel Levinas et Herbert Marcuse. Un dossier d'archives et de lettres inédites porte trace de ce projet, lequel a finalement été reporté *sine die* par suite d'une mésentente entre Minder et Goldschmidt, et devant l'impossibilité d'obtenir le concours décisif de Theodor Adorno, mort le 6 août 1969, qui lui avait dédié chaleureusement, peut d'années avant, son *Jargon de l'authenticité*.

Cette investigation plurielle va permettre d'aborder le continent «science du politique» par ses différents bords. Elle ne s'arrêtera devant aucun tabou, aucune exclusion. Elle pourrait même aborder les singuliers «récits » politiques qui dressent les figures de «La mobilisation totale» (E. Jünger, 1930) et de «L'État total » (C. Schmitt, 1931), auxquelles va se référer expressément la pensée heideggerienne (in *Zur Seinsfrage*, hommage d'anniversaire à E. Jünger), dans les moments mêmes où elle se pense comme site et chemin de forêt. L'intrusion violente de la question «totalitaire» au cœur de la langue philosophique, lorsqu'elle veut affronter le terrain de «la technique déterminée planétairement », c'est le fait qui demeure à déchiffrer. Il en appelle à une instance de pensée qui soit capable de tous les langages. (p.163)

La difficulté qu'il mentionne n'est pas petite. Le commentarisme philosophique traditionnel revient toujours à séparer dans les corpus ce qui est censé relever de la philosophie pérenne et ce qui se rapporte à l'idéologie. Pour donner un exemple, Jean-François Kervégan soutient encore aujourd'hui qu'il s'agirait de mettre à part, sans le nier, le nazisme de Heidegger et de Schmitt pour les étudier « en classiques ». Or, ce faisant, on manque la façon dont ces auteurs ont repris certains termes de la philosophie ou de la science politique pour les mettre au service d'une vision d'ensemble qui porte en elle la quintessence du nazisme. Il faut donc se montrer capable d'élaborer une analyse critique interdisciplinaire, qui ne néglige aucun registre de langage et sache aborder tout à la fois les champs de la philosophie, de l'histoire, de la sociologie, de l'économie, du droit et de la politique. En créant le champ « intersciences » de la « sociologie du langage », Jean-Pierre Faye a contribué de façon décisive à ouvrir cette voie.

« Aucun tabou, aucune exclusion » : ces termes méritent d'être resitués dans leur temps. Octobre 1981, le mois où Jean-Pierre Faye propose le projet de Collège de philosophie, c'est aussi celui où Jack Lang programme sur la télévision publique le documentaire de Marcel Ophüls, *Le chagrin et la pitié*, sur la ville de Clermont-Ferrand sous l'Occupation nazie, interdit de diffusion par l'ORTF depuis sa sortie en 1969. Le temps semblait enfin venu d'affronter certaines vérités.

## **11. Recherche d'un site pour le CIPH : du Collège des Bernardins à la rue Descartes.**

Après la déception de Bercy, Jean-Pierre Faye s'est mis en quête, au printemps 1982, d'un autre lieu pour le projet de Collège : il s'est concentré sur le Collège des Bernardins, l'un des anciens collèges médiévaux de l'Université de Paris, alors occupé par une Caserne de Pompiers. Ce projet, mentionné dans une lettre à Chevènement du 5 septembre 1982 [14], va l'occuper pendant plus d'un an<sup>23</sup>. François Mitterrand a pris un temps les choses au sérieux. Jean-Pierre Faye m'a fait le récit de la façon dont, le matin du 28 février 1983, Mitterrand était venu le chercher avec son chauffeur pour aller visiter, sans s'être fait annoncer, le site du Collège. Jean-Pierre Faye publie notamment, dans *Le Monde* du 4

---

<sup>23</sup> Le dossier d'archive concernant ce projet (notes prospectives, lettres, rapports...) est particulièrement volumineux.

novembre 1983, un article prospectif au titre parlant : « Du collège de pierre au collège de pensée ». Les pouvoirs publics n'ont cependant pas concrétisé les choses et, comme on le sait, c'est un projet culturel qui a finalement été retenu. Le Collège des Bernardins n'a d'ailleurs jamais rendu justice à Jean-Pierre Faye du fait qu'il fut l'un des tout premiers contemporains à avoir perçu le potentiel remarquable de ce lieu. Sans doute Jean-Pierre Faye n'avait-il pas suffisamment mesuré à quel point pareil projet, pour être réalisé, supposait une capacité peu commune à mobiliser de puissants financements publics et privés. Lucien Febvre, Fernand Braudel et Jacques Le Goff, la Maison des sciences de l'homme et l'EHESS, restaient un exemple unique, rendu possible par le soutien de la Fondation Ford et de la Fondation Rockefeller, selon un processus qui avait duré vingt ans. Jean-Pierre Faye, qui n'avait jamais adhéré à aucun parti politique en dehors d'un assez bref passage au PSU, qui n'était rattaché ni à un mouvement confessionnel, ni à une société de pensée, et dont la relation un temps privilégiée à François Mitterrand et Jack Lang ne reposait que sur une amitié intellectuelle et politique, avait, par ses perspectives visionnaires, la capacité de toucher quelques personnalités sensibles à la culture, mais cela ne pouvait suffire.

Jean-Pierre Faye obtient moins difficilement de Mitterrand quelque chose de bien plus modeste, mais destiné à durer : la mise à disposition du Collège de philosophie d'un ancien appartement de fonction assez vaste et dans un lieu symbolique, l'ancienne École polytechnique, transformée un temps par Valéry Giscard d'Estaing en Institut Auguste Comte, destiné à former l'élite supposée de la nation en réunissant dans la même formation polytechniciens et énarques, puis devenue le Ministère de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Industrie, rue Descartes, sur la Montagne Sainte-Geneviève, site de l'*universitas* médiévale. Cela allait permettre au CIPh de faire usage des amphithéâtres et salles de cours laissés vacants par le départ à Saclay de l'École polytechnique. Pendant quatre décennies, le Collège International de philosophie a pu ainsi prospérer – parfois non sans entraves avec les restrictions du plan Vigipirate –, grâce au lieu que Jean-Pierre Faye a ainsi obtenu de Mitterrand.

## 12. Deux lettres de François Châtelet et de Gilles Deleuze à l'été 1982

Jean-Pierre Faye déploie une activité soutenue pour faire avancer le projet de Collège, notamment durant l'été 1982, avant la remise du rapport de la mission en septembre de la même année. Il tient informé Gilles Deleuze des questions qu'il rencontre. Celui-ci lui répond le 30 août :

Cher Jean Pierre,

tu n'as pas pris beaucoup de repos... Moi si, mais je vois la rentrée d'un œil noir, et je me terre à St Léonard le plus longtemps possible. La question qui me soucie le plus, concernant le Collège, est celle des instances électives. Mais peut-être que, pratiquement, ce sera un problème très simple.

Je vous embrasse, Marie-Odile et toi,  
Gilles<sup>24</sup>

Gilles Deleuze est également mis au courant de la situation du Collège par François Châtelet, lequel écrit à Jean-Pierre Faye, le 5 juin :

je suis bien d'accord pour renforcer maximale-ment le caractère démocratique des structures du Collège. Je n'ai pas ici, à Évreux, le texte [sans doute le Règlement intérieur de l'Association pour le Collège international de philosophie] sous la main (je l'ai donné à Gilles) : je ne peux donc, pour l'instant, donner mon avis sur les modifications que tu proposes. Mais il faut aller dans le sens que tu indiques<sup>25</sup>.

Sur la question des instances électives, Deleuze voit juste : cette question sera au centre des tensions et des affrontements institutionnels entre Collège provisoire et Haut Conseil de réflexion qui marqueront les années 1984-1985.

### 13. Deux lettres programmatiques à Jean-Pierre Chevènement, 5 septembre 1982 et 18 janvier 1983

Au retour de l'été 1982, alors que Jean-Pierre Faye a pu prendre connaissance de l'ensemble du rapport de la mission avant qu'il ne soit officiellement remis au ministre, celui-ci s'inquiète de l'orientation que prend le projet de Collège et il décide de s'en ouvrir à Chevènement, dans une lettre qu'il lui adresse le 5 septembre 1982 [14]. Il commence par rappeler que « le 15 février [1982], notre première conversation véritable fondait le *projet* du Collège International de Philosophie, et faisait déjà entrer ma proposition du 7 octobre dans un certain réel »<sup>26</sup>. Puis il fait état d'une inquiétude de fond qui deviendra un leit motiv dans les mois qui suivront : « Le 26 juillet [1982], notre seconde conversation en tête à tête évoquait la question, grave, des moyens nécessaires pour sauver sa fonction de « *centre de recherche interscientifique* » – qui est sa définition même, dans votre lettre de mission, mais qui se trouve en voie de progressive disparition, ou d'amenuisement progressif, dans l'état actuel des choses ». Troisième préoccupation : « Le 29 juillet, le Président de la République m'apprenait de vive voix qu'il songeait à veiller lui-même, avec

---

<sup>24</sup> La *Correspondance philosophique et littéraire* en cours de classement de Jean-Pierre Faye comprend actuellement 14 lettres retrouvées de Gilles Deleuze, de mars 1968 à mai 1994. Deleuze ne conservait pas les lettres de ses correspondants.

<sup>25</sup> *Correspondance philosophique et littéraire de Jean-Pierre Faye*. Châtelet avait écrit à Jean-Pierre Faye, le 28 février 1982, une première lettre sur le Collège de philosophie, en réponse à sa proposition de se joindre au projet, et dans laquelle il concluait : « Merci pour tout le temps que tu passes à monter cette affaire. » Cinq lettres retrouvées de Châtelet à Faye, de février 1982 à avril 1983, portent sur la constitution du CIPh.

<sup>26</sup> On constate un flottement sur la date exacte. Dans sa chronologie des « Étapes », c'est à la date du 12 février que Jean-Pierre Faye note : « séance de travail sur le projet, réunissant autour du Ministre de la Recherche M. Roger Brunet, membre du cabinet, et J. P. Faye ». Cette différence de 3 jours ne porte pas à conséquence et la date de la réunion de travail devrait pouvoir être vérifiée dans les éphémérides du Ministère.

vous, à faire « libérer » le Collège des Bernardins, 24 rue de Poissy, actuellement aux mains de nos amis les pompiers, en vue de le faire attribuer au Collège de philosophie ».

À cette lettre est joint un long post-scriptum dont je n'ai retrouvé que deux pages (la suite manque). En voici l'essentiel :

Le 19 août 82, la ville de Francfort a décerné la prix Goethe à Ernst Jünger : ce « représentant actif de la Révolution de Droite », comme il l'a confirmé lui-même pour le *Spiegel*; et source commune de Carl Schmitt, l'idéologue de l'État Total et le « Kron-jurist », le juriste officiel du IIIe Reich; et du Heidegger de 1933, celui qui va écrire : « La Révolution National-socialiste est le bouleversement total de l'existence allemande », et « le Führer lui-même et lui seul est la réalité allemande d'aujourd'hui et de demain » (3 nov.1933).

Ce même Heidegger qui, en 1932, imposait à ses étudiants la lecture obligatoire du livre national/socialiste de Jünger sur la Mobilisation Totale et l'Arbeiter<sup>27</sup>, comme condition d'entrée à son séminaire d'Université.

La SPD a boycotté la remise du prix à Ernst Jünger, et le Président de la République fédérale allemande s'est « absenté » volontairement. Et c'est bien.

Mais il faut aussi que le Collège International de Philosophie soit, bientôt le lieu où l'on pourra dire la vérité (inconnue ou refoulée en France) sur le lien de Heidegger et de Jünger/Carl Schmitt (j'ai vu de mes yeux, en Allemagne, le « fichier » de leur correspondance). Et non pas le sanctuaire où se prolonge et s'amplifie le culte quasi-religieux de l'aveugle secte heideggerienne [...]

Si le Collège est voué, de la façon que vous savez, à devenir cela, je regretterai d'avoir avancé ma proposition du 7 octobre 1981 en vue d'un « Collège de Philosophie à vocation internationale », proposition qui voulait précisément en faire une arme de la critique un analyseur et un opérateur de la pensée libérée.

Car si je pense que la gauche doit être le lieu de la tolérance (seule la tolérance est révolutionnaire), je pense également que sa tâche n'est pas, les yeux fermés, de livrer ses armes à ses ennemis.

C'est pourquoi j'ai cette volonté ferme de constituer, dans un noyau collégial, le Collège International de Philosophie comme « centre de recherche interscientifique ». D'abord parce que ce sont – désormais effacés – les termes exacts de *votre* lettre de mission et annulés (et c'est ce naufrage que je ne puis accepter). Mais aussi parce que c'est précisément l'abord qui lui donnera sa force critique, véhémence et proprement philosophique – au sens vigoureux qui nous relie à Platon, à Descartes, à Kant, à Marx, à Husserl. Et qui fera du Collège, j'en suis certain, un levier actif et une force exploratoire, pour la pensée future.

Ce qui importe, c'est que ni l'idéologie philosophique allemande – cette idéologie-là –, ni la mode philosophique américaine – la plus naïve et la plus aveugle des modes ! – n'apparaissent comme le centre triomphal et quasi-exclusif du Collège. (Pas davantage, le Diktat de ceux ou celles qui, dans la presse du matin, sont la caution hypocrite d'un B.H.L. et qui, ici, ont voulu peser dans le même sens.)

Car ce type de monocentrisme aurait un effet dissuasif, qui écarterait du Collège les courants de pensée les plus vivants et les plus fertiles, les plus novateurs surtout.

Au contraire, une fois constituée l'armature active du Collège comme *centre de recherche interscientifique*, dans sa pluralité collégiale et sa multiplicité inventive, tous les courants se

---

<sup>27</sup> livre que Jünger ne laisse pas traduire en français - et pour cause ! [Note de J.P.F.]. *Der Arbeiter* ne sera publié en français qu'en 1989, l'année du bicentenaire de la Révolution française...

trouveront vivifiés, par leur co-présence même. Et *tous* en auront le bénéfice, tous les courants manifestes et authentiques, sans exclusive d'aucune sorte. [*la suite manque*]

Cette longue mise en garde dans une lettre à un ministre a quelque chose d'inhabituel et de déconcertant. Sur le fond, Jean-Pierre Faye fait état d'un réel problème politico-intellectuel.

Pouvait-on attendre d'un ministre politique une lucidité critique à laquelle la plupart des philosophes de ce temps ne parvenaient pas à accéder ? Notamment lorsque l'on voit François Mitterrand lui-même choisir, en 1985, Ernst Jünger comme symbole de la réconciliation franco-allemande ! N'eût-il pas mieux valu une rupture et une controverse publiques ? Il est vraisemblable que l'on aurait alors reproché à Jean-Pierre Faye ce qu'un groupe d'heideggériens et de derridiens lui opposera publiquement en 2013, à savoir d'agir par rancune personnelle. Critique facile et persistante, mais toujours efficace.

Il faut en outre se resituer dans ce début des années 1980. La publication en 1983 d'un Cahier de l'Herne consacré à Heidegger marque l'apogée de l'heideggérianisme en France. Sa figure est devenue aussi incontournable que Marx et Lénine avaient pu l'être dans les deux décennies précédentes. En même temps, l'année 1983 marque le début des recherches critiques décisives de l'historien fribourgeois Hugo Ott sur la période du rectorat de Heidegger et ses mensonges lors de sa rédaction de textes justificatifs au moment de la dénazification. Le fils de Martin Heidegger, Hermann Heidegger, venait en effet de rééditer, chez Klostermann, le *Discours de rectorat*, suivi de *Le rectorat, faits et réflexions*, texte apologétique de 1945. Mais en ce début des années 1980, une remise en question publique n'aurait fait que souligner l'isolement intellectuel de Jean-Pierre Faye, dans une France toute heideggérienne ou presque, à la date où il écrivait à Chevènement.

Une autre lettre à Chevènement, beaucoup plus longue encore et datée du 18 janvier 1983, constitue un document unique par la diversité et l'amplitude de ses vues. Il s'agit d'un texte charnière, qui fait le point sur l'année écoulée, précise la conception de la philosophie qui est celle de son auteur et souligne les priorités pour l'année qui commence. La question Heidegger est remise à la juste place qui devrait être la sienne : non pas la question centrale, mais un problème déterminant parmi plusieurs autres.

Adressé à Chevènement peu avant sa démission, ce texte représente le point d'orgue de la première période de la fondation du CIPh, ponctuée par la formulation du projet par Jean-Pierre Faye et les époux Guillermin d'octobre 1981 à février 1982, le « coup de force » de mars 1982 instituant Jacques Derrida coordinateur de la mission de création du CIPh et la remise du *Rapport bleu* en septembre 1982. Il s'agit d'un véritable texte théorique, prospectif et programmatique, dont il vaut la peine de citer l'essentiel :

[...] Dès ce mardi 7 octobre 1981 où j'ai avancé - seul de mon avis, au début - la proposition d'un Collège de Philosophie à vocation internationale, en présence de Philippe Barret [...] je l'envisageais comme un espace d'intersections entre plusieurs terrains scientifiques. Entre sciences sociales et sciences de la nature, et aussi sciences formelles (mathématiques, logique, linguistique, théorie des grammaires transformationnelles, informatique, etc.). Le fait philosophique n'étant pas ici un simple lieu d'accueil, ni une enveloppe rhétorique, mais un

champ catalyseur : celui d'un regard qui questionne la possibilité même de ces explorations aux frontières, et la cohérence de ces terrains-limites. Et qui va à la recherche de nouveaux *objets complexes*.

J'en donnerai un exemple très simple, choisi parmi bien d'autres. La théorie transformationnelle de Noam Chomsky a fait, d'un coup de génie, entrer sa « linguistique cartésienne » dans la sphère des sciences rigoureuses et mathématisables. En même temps sa pensée politique donnait toute sa force à la critique antiimpérialiste du « spectre de pensée ». Mais quand notre ami Noam Chomsky, de bonne foi, entreprend de défendre la libre expression des « révisionnistes », négateurs du génocide nazi, il n'aperçoit pas la fonction nouvelle qu'il remplit à son insu, en contribuant à rendre *acceptables* les récits de réhabilitation pour les néo-nazis. A l'intersection des sciences formelles du langage et de la science de l'histoire, soudain s'impose ce domaine nouveau : l'analyse du pouvoir de la narration sociale, décisif au cœur de la société. Cette nécessité théorique surgit de la réflexion philosophique elle-même : celle qui a forcé Descartes à discourir de la Méthode, parce que Galilée a été condamné. Ou Spinoza, à écrire un *Tractatus Politicus*, dans les années où la seule grande république d'Europe est menacée. Ou Kant, à prendre position sur la biologie et pour la Révolution française, dans la *Critique du Jugement* elle-même.

Autre exemple, bien différent de celui de Chomsky. En 1933, Heidegger accepte de parler le langage des nazis et en 1935, il va affirmer la « vérité interne et la grandeur du mouvement national-socialiste ». Ce qui en reste (ou non) dans son discours philosophique ultérieur fait problème - problème refusé absolument par l'école heideggerienne, bien sûr. Or celle-ci, marginale en Allemagne où Heidegger est considéré comme « fasciste », simple curiosité en pays anglophones ou au Japon, est devenue centrale en France, par l'effet d'un brillant professeur de Khâgne (Jean Beaufret) disposant au cœur centralisé de Paris, capitale capétienne, d'un point de diffusion stratégique (la rue d'Ulm).

Le problème global posé par ce phénomène singulier n'est pas simple « question philosophique », mais champ interscientifique. Puisqu'il met en cause l'acceptabilité, par le langage, d'une Histoire inacceptable. Et aussi la construction même du champ culturel en France - cette construction que le Collège de philosophie précisément a pour finalité de soumettre à la *Critique*, au sens que la pensée allemande, de Kant à Marx, donne à ce terme.

Ce lien entre la pensée philosophique, l'opération interscientifique et la situation politique, jamais il ne m'a paru aussi nécessaire et aussi fort que depuis un an : depuis la coupure introduite par le 10 mai et le 21 juin.

C'est pourquoi j'ai donné toutes mes énergies, cet hiver et ce printemps, à la réalisation d'un pareil projet, auquel, dès notre conversation amicale et attentive du 15 février, en présence de Roger Brunet, vous avez donné la force d'un projet réel.

La lettre du 18 mai, en constituant une mission en vue d'étudier les conditions et les finalités d'un Collège International de Philosophie, précisait très clairement que celui-ci se devait d'être un « *centre de recherche inter-scientifique* ». Et que son attention focale allait se porter au-devant des « *transferts entre sciences* » du « *contact entre plusieurs sciences* ».

C'est cela même en effet qui peut faire du Collège comme Centre - ou du Centre comme Collège - cet *opérateur d'innovation* dans les méthodes de la pensée, en concentrant une très grande « énergie de problèmes » avec quelques-uns et pour un très grand nombre.

Ce qui me préoccupe gravement, c'est maintenant la disparition de ces termes mêmes (et c'est à peine s'il fut possible de faire retirer une grande formule qui stipulait, dans ses statuts que le Collège « n'est pas » un centre de recherche). C'est une certaine pente fatale à revenir vers cette tradition qui en France, notait très justement Philippe Barret, tourne le dos aux interrelations de disciplines, tandis qu'en Allemagne, et en Angleterre, le droit et la philologie, la philosophie et la physique sont reliées dans l'enseignement et dans la recherche. C'est le retour possible à l'esprit des préparations d'agrégation (période intéressante à

traverser, et dont j'ai gardé un souvenir excellent, mais qui ne doit pas envahir et fixer la pensée tout entière). Symptômes qui indiquent la possibilité de voir s'échelonner un grand projet et une forte proposition.

Sans être pessimiste au point de craindre que le discours d'amplification ne prenne le pas sur la démarche exploratoire, j'ai éprouvé quelque inquiétude en voyant s'effacer de façon symptomatique le sous-titre initial du Collège.

Quant à moi, tant que la « bataille » ne sera pas perdue, je me battrais pour que le Collège International de Philosophie soit *en même temps* ce Centre de Recherche Interscientifique, - et qu'entre les deux intitulés, il existe une sorte d'équivalence énergétique, donnant toute son efficience au projet qui est nôtre.

Au minimum, on pourrait concevoir qu'à l'intérieur du cadre global du Collège, le Centre de recherche interscientifique constitue un réseau disposant d'une certaine autonomie et du droit à l'initiative. Afin qu'il n'y ait pas de blocage, de la part de la tendance à privilégier un peu la pensée au passé par rapport à la pensée au présent.

J'avais suggéré en février, dans une note transmise à la Mission Godelier, que deux directeurs distincts aient la charge du versant « philosophie » et du versant « intersciences » (je suggérais alors les noms de J. Derrida et de J. Roubaud). La tendance générale, et je m'y suis rallié, a penché vers une direction unique. Mais je continue à juger qu'il faudrait lui associer deux « directeurs adjoints »: l'un conseiller des programmes philosophiques; l'autre, des programmes interscientifiques. On ne peut pas présupposer chez un seul homme une intuition juste et une information exacte dans tous les domaines à la fois.

Ci-joint j'ai esquissé une cartographie provisoire de ce puissant réseau interscientifique, déjà dessiné par les propositions les plus importantes. Sur cette carte, très peu de positions impliquent une création effective de postes, car beaucoup sont déjà reliées à des chercheurs du CNRS ou à des enseignants qui ne songent qu'à un détachement partiel de leur fonction actuelle. Mais l'effet de concentration et de connexion, d'intercommunication des recherches et des enseignements, annonce un supplément d'énergie intellectuelle qui est prodigieux

Le contact avec l'espace des arts devrait agrandir cet effet catalytique.

[...] Enfin au cœur du dispositif, je conçois la place d'un travail proprement philosophique sur la Révolution française - mais qui passe par le travail sur le Droit, sur les mouvements économiques, sur les langages, sur les stratégies. Certaines des méthodes de la nouvelle investigation linguistique permettent de dévoiler les enjeux qui rendent décidables la liberté, dans les phases cruciales du développement historique : celles qui déjà engagent notre existence d'aujourd'hui et de demain.

Vivifier l'arbre entier de l'enseignement philosophique en France, et, en retour, faire que les philosophes soient des « vivifiants » pour tous les autres et non de simples conservateurs du monumental ou des gardiens du Texte - voilà, je crois, un projet qui rejoint votre dessein central, et qui s'écrit dans sa trame.

C'est pour cela que j'ai le souhait très vif d'avoir votre avis et, s'il se pouvait, votre appui et votre confiance, en vue de donner réalité à cette proposition : faire en sorte que le Collège International de Philosophie soit *aussi* le Centre de Recherche Interscientifique, ensemble dont la conception est issue du Colloque national sur la Recherche et la Technologie, entre septembre et janvier, pour s'élargir en avril avec le Symposium de Tokyo.

Je souhaite que son développement collégial s'inscrive dans la perspective inédite en France, que trace le M.R.I. désormais.

x

Un dernier point : le soir même de notre amicale conversation à l'Élysée, j'ai pu visiter presque entièrement le collège des Bernardins, 24 rue de Poissy. A quelques mètres de la Montagne Sainte Geneviève, le lieu a le rayonnement d'un Collège universitaire de

Heidelberg, de Marburg ou d'Oxford - chose exceptionnelle, malheureusement, en France. L'enquête informelle que j'ai ébauchée semble indiquer une triple allégeance : le ministère des Armées, les Monuments historiques, la Ville de Paris. Qui pourrait tenter la démarche ? Je le ferais, faute d'un autre volontaire, s'il fallait cela pour qu'un pareil don soit fait à la Recherche. Encore faudrait-il être mandaté pour le faire. Avant que ce lieu ne soit affecté à quelque fonction morte, on voudrait qu'il puisse contribuer à la force radiante d'un grand projet de science : le plus ancien venant au secours du dessein le plus novateur.

Après tout, c'est dans le cadre gothique de Cambridge que fut esquissé le premier modèle solaire de l'atome.

Dans ces lignes, Jean-Pierre Faye apparaît comme ce qu'il est : non pas un administratif ni un « politique », pas davantage un chef d'école, mais un animateur et un chercheur attentif aux sciences se faisant, explorant des pistes nouvelles à la jointure des différentes disciplines, et un puissant fédérateur de projets. Le fait philosophique entendu comme « champ catalyseur », l'« analyse du pouvoir de la narration sociale », ce sont des propositions et des thématiques fortes, précisément illustrées par les exemples proposés. Mais Chevènement pouvait-il en saisir les enjeux ? Il n'y a pas trace, dans les archives, de réponse écrite du ministre. Il est vrai qu'il avait alors d'autres soucis : le 3 février 1983, Mitterrand lui avait publiquement reproché une « bureaucratie tatillonne »<sup>28</sup>. Et le 22 mars, il démissionnait de son poste de ministre de la recherche et de l'industrie, remplacé dès le lendemain par Laurent Fabius.

#### 14. Le récit de Benoît Peeters et la *Lettre sur Derrida* de Jean-Pierre Faye

Si Jean-Pierre Faye a longuement documenté et commenté la genèse du CIPh dans des lettres et mises au point privées, il s'en est, hormis quelques articles et entretiens durant les toutes premières années, guère expliqué publiquement tout au long des trois décennies qui ont suivi sa proposition du 7 octobre 1981 et ses deux rapports de janvier 1982. C'est le double ouvrage publié par Benoît Peeters chez Flammarion en 2010, sa biographie de Derrida ainsi que le *making of* du livre, *Trois ans avec Derrida, les carnets d'un biographe*, d'un grand intérêt pour suivre la façon dont Peeters a su croiser travail en archive et entretiens, qui fut l'occasion d'une mise au point publique. De fait, Peeters ne retient sur la genèse du Collège que le récit de Dominique Lecourt. Celui de Jean-Pierre Faye n'est pour ainsi dire pas utilisé. Dans *Les carnets d'un biographe*, Peeters se contente d'évoquer ce qu'il nomme « sa version », sans même préciser en quoi elle consiste, et il note la « rancœur » de son épouse Marie-Odile, lorsqu'à la fin de l'entretien, le raccompagnant à la porte, elle évoque l'épreuve qu'ont représenté ces années.

Sur le sujet du CIPh, Peeters n'a pas effectué de sérieux travail de consultation des archives publiques ou privées et il s'en est remis, pour l'essentiel, aux propos de

---

<sup>28</sup> [https://www.lemonde.fr/archives/article/1983/02/03/m-mitterrand-incite-le-gouvernement-a-respecter-l-autonomie-des-entreprises-publiques\\_2842775\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1983/02/03/m-mitterrand-incite-le-gouvernement-a-respecter-l-autonomie-des-entreprises-publiques_2842775_1819218.html)

Dominique Lecourt. Il ne fait donc pas la distinction entre tout ce qui, dans le récit non repris de Jean-Pierre Faye, est confirmé de la façon la plus objective par les documents d'archive, et ce qui, comme pour tous les acteurs des événements passés, relèverait du commentaire et de l'interprétation éventuellement rétrospectives. On comprend donc que Jean-Pierre Faye ait estimé nécessaire une mise au point précise sur quelques moments clé. Celle-ci a lieu sous la forme d'une lettre ouverte intitulée *Le grand danger*, publiée en 2011 par la revue *Passage d'encre* dans son numéro 42. Le texte révisé fut ensuite réédité en 2013 par Jean Tellez chez Germina sous le titre *Lettre sur Derrida. Combats au-dessus du vide*, en même temps qu'un essai inédit sur *L'État total chez Carl Schmitt*.

Témoignage et mise au point uniques d'un philosophe de 88 ans, cette *Lettre* permet de rappeler que « l'initiative du projet » du Collège remonte à septembre-octobre 1981 (p.9), que « s'il [Derrida] avait été invité au déjeuner décisif, organisé par Chevènement au ministère de la Recherche d'alors, rue de Varenne (repas véritablement 'fondateur' du Collège en 1982), c'est parce que » Jean-Pierre Faye « l'avai[t] cordialement mis sur la liste de cette réunion, afin qu'il fût parmi les invités » (*Lettre sur Derrida*, p.10).

Jean Tellez ayant interrompu définitivement son activité d'éditeur en 2017, la *Lettre sur Derrida*, aujourd'hui introuvable, constitue en outre un document précieux par le récit du déjeuner ministériel de mars 1982 et du changement dans l'attribution des responsabilités qui l'a suivi de peu. Récit qui, sous le titre *Le 'grand déjeuner'*, mérite d'être intégralement cité pour sa précision, ce qu'il relate n'ayant été factuellement démenti par aucun des participants du déjeuner (Philippe Barret, Dominique Lecourt, Catherine Clément, etc.), lesquels auraient pu le faire en 2013 si le propos avait été inexact :

Durant des semaines après le Colloque, le problème devint celui du « déjeuner » que le conseiller du ministre me chargeait d'organiser - « avec qui vous voulez ». J'appelais tous ceux qui n'avaient pas dit un « non de principe » à la façon de Lyotard. Mais celui-ci, le matin même de la date fixée, fait irruption à mon domicile et me félicite en termes ardents : « C'est magnifique... ce que tu as fait.. » Mais il n'était plus du tout en mon pouvoir d'ajouter un nom au 'Grand Déjeuner', Pourtant il m'accompagnait jusqu'à la porte du ministère de la rue de Varenne, en me comblant d'approbation.

À la fin du déjeuner, Chevènement allait parler : interrompant les conversations d'après repas en se retournant, il me prend à partie pour m'annoncer une 'mission' en vue de fonder ce Collège: « Vous vous chargez d'une mission, avec Derrida » - déjà parti rejoindre le Grep - , « avec Châtelet (qu'il désignait de la main) et, si vous êtes d'accord, Lecourt » - invité par lui-même, en plus de la liste, et qui semblait être déjà pour lui un ami tutoyé. Car en nous quittant le ministre l'invitait à le suivre dans le jardin du ministère pour parler avec lui de la Fondation Diderot qui allait naître par la même occasion.

Catherine Clément, que j'avais invitée au 'grand déjeuner', car elle était présente à la réunion du Centre d'études sociologiques, et elle avait 'interviewé' auparavant le ministre dans un quotidien, le suivait dans le jardin également. A-t-elle contribué à un changement d'orientation du ministre ? Ou est-ce l'autre conseiller du ministre, chargé de rédiger la lettre de mission, qui modifia l'ordre des noms ? Ce sera la grande surprise.

Une semaine plus tard, par les soins du conseiller du ministre de la Recherche, est venu le moment de la lecture de la « lettre de mission », désignant les quatre noms, dont Châtelet et Lecourt avec Derrida et moi-même - plus tard Châtelet, gravement malade, cédera sa place à Lyotard... Or la 'mission' donnait une préséance administrative comme 'coordinateur' à l'un d'entre ses membres : Derrida, celui qui était 'absolument retiré'...

Le 'grand déjeuner' devenait un trépied, d'où il allait lancer durant l'été, à partir du ministère de la Recherche, un immense courrier de centaines ou milliers de lettres, à toutes les universités américaines, et à d'autres pays du monde.

Dès l'instant même de la lecture de la 'lettre de mission' - survenait un autre homme. Un autoritarisme extraordinaire désormais le possédait. Ceux qui au départ nous avaient réunis au Centre d'études sociologiques en vue de proposer un projet nouveau, Alain Guillerme et sa femme Danièle, les voici totalement écartés, et même définitivement interdits d'entrée, dans l'institution dont ils avaient rendu possible l'existence par leur initiative. Belle gratitude... Plus tard Danièle Guillerme distribuera héroïquement à toute l'assistance de l'amphithéâtre Henri Poincaré une lettre qui soulignait ces données violentes : le jour fondateur, sous les yeux de Laurent Fabius et Jack Lang, qui n'y comprirent rien.

Peu de jours après, Châtelet tombait gravement malade et il allait passer des mois dans un poumon d'acier, et en sortir terriblement affaibli. Il était remplacé, sur sa suggestion, par Jean-François Lyotard, son collègue à l'Université de Paris VIII Saint-Denis.

La décision administrative elle-même, au terme de la 'mission', fondait le Collège en suivant les termes du Rapport du "coordinateur". Elle instituait deux 'instances' : le 'Collège provisoire' et le 'Haut Conseil', dont les responsabilités étaient partagées entre nous deux, Derrida et moi-même. Elle sera tout de suite bafouée, et de façon spectaculaire. Dès le départ le 'Haut Conseil' était une instance souveraine, mais privée de possibilités d'intervention effective. Car la 'cellule administrative' et le 'budget' étaient soumis au seul 'directeur' de l'autre instance' ...

Une personnalité du ministère fit une objection : il y avait une certaine 'confusion' entre les termes de 'Collège provisoire' et de 'Collège international de philosophie'. Il lui fut répondu, par Derrida lui-même, que « C'était exprès »... Tel est le mot qui dévoile.

Voici donc le Collège devenu, en effet, comme l'indique votre grand-livre, un « territoire de la déconstruction ».

La contradiction des deux termes n'est peut-être pas perceptible, pour une oreille qui serait elle-même préalablement déconstruite. Il est vrai que ce territoire allait devenir le lieu d'un glissement préparé. Une piste glissante. (*Lettre sur Derrida*, 2013, p.32-34)

Jean-Pierre Faye commente par ailleurs longuement l'expression utilisée par Peeters comme titre du premier chapitre de sa biographie, selon laquelle, sous la direction de Derrida, le CIPh serait devenu l'un des « territoires de la déconstruction ». Il revient à ce propos sur la question Heidegger et sur la façon dont Derrida interprète le discours de rectorat de 1933 dans *De l'esprit*. Mais ce n'est pas le lieu d'analyser ces développements en détail.

## 11. La polémique de 2013 entre les heideggériens du CIPh et Jean-Pierre Faye

Une phrase de la *Lettre sur Derrida* a suscité la réaction virulente d'un groupe de personnalités signataires d'une tribune publiée le 7 mai 2013 dans *Libération*. Son titre : « Un brûlot pour les trente ans du Collège international de philosophie ». On y trouve,

dans l'ordre des noms mentionnés, Jean-Luc Nancy, Barbara Cassin, Michel Deguy, Mathieu Potte-Bonneville, Avital Ronell, Geoffrey Bennington, et Alex Garcia-Düttmann. Aucune de ces personnalités ne joua pourtant un rôle dans la genèse du Collège. Les trois premières – Deguy, Nancy, Cassin, – appartiennent à la vieille garde heideggérienne. Trois autres noms, Ronell, Bennington, Garcia-Düttmann sont ceux de derridiens historiques, acteurs engagés de la « déconstruction ». Spécialiste de Foucault, Potte-Bonneville n'est pas de cette mouvance, mais, président en titre de l'Assemblée collégiale en 2013, il pouvait difficilement se désolidariser alors que les autres signataires présentaient à tort la lettre ouverte de Jean-Pierre Faye – pourtant publiée une première fois deux ans plus tôt – comme une manœuvre visant le CIPh au moment de la commémoration de ses trente ans.

Sans doute l'une des formulations de Jean-Pierre Faye, citée dès le début de la tribune, était de nature à susciter une réaction. Voici ce qu'il écrivait :

Les orientations philosophiques de base, pour le Collège, allaient être heideggeriennes, sans réserve, sans aucune distance réflexive ou critique. Était proposée, dans le programme initial, on l'a vu, une « retraduction » « unifiée » de *tous* les écrits de Heidegger. C'était aller au-devant de la future 'Édition intégrale' en langue française, qui sera calquée sur la *Gesamtausgabe* déjà en cours, en vue de ses 102 volumes annoncés..

La surprise sera... que celle-ci allait apporter des précisions effarantes, et toujours plus redoutables, sur les positions heideggeriennes aux temps du III<sup>e</sup> Reich. D'autant plus qu'aucune introduction critique n'encadre cette parution échelonnée en dépit des lettres à Hannah Arendt où en est annoncée la mise en écriture. C'est ainsi que le nazi Heidegger devient le maître à penser du Collège international de philosophie. (p.38)

Les auteurs de la tribune de *Libération* n'ont retenu de ce passage que la dernière phrase. Or, le sens d'une formulation dépend du contexte sémantique qui l'entoure. Si l'on interprète isolément la phrase au sens où le CIPh aurait toujours été, et continuerait d'être, une pépinière d'heideggériens, celle-ci est à l'évidence exagérée. Dans le nombre considérable de directions de programme validées depuis 1983, une grande majorité n'a rien à voir avec Heidegger<sup>29</sup>.

Il faut donc entendre le mot de la *Lettre sur Derrida* dans le contexte déterminé par le propos qui le précède : Jean-Pierre Faye renvoie aux propositions heideggériennes majeures de Derrida dans le rapport de septembre 1982, publié en 1998 avec en annexe des textes de Derrida, Deguy et Lyotard. Ce qui est mis en cause en l'occurrence – non sans raison à mon sens – est le projet derridien de prise en charge, par le Collège international de philosophie, d'une traduction française de l'ensemble de l'œuvre intégrale de Martin Heidegger. Faut-il d'autre part préciser que Jean-Pierre Faye ne pensait nullement à la célébration décennale de la fondation du CIPh – à laquelle il n'a

---

<sup>29</sup> Ou du moins entretient avec lui un rapport critique. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui où le nouveau président de l'Assemblée collégiale, Alain Patrick Olivier, s'apprête à publier les conférences critiques sur Heidegger prononcées par Theodor Adorno au Collège de France, à l'invitation de Robert Minder et en présence de Jean-Pierre Faye. Adorno lui avait ensuite rendu visite rue Vaneau. Et il lui avait dédié plus tard son *Jargon de l'authenticité*.

été convié ni en 1993, ni en 2003, ni en 2013 – lorsqu’il a publié sa lettre ouverte chez Germina ?

Le premier grand colloque de trois jours, organisé par par Miguel Abensour pour le CIPh en mars 1987, s’intitulait *Penser après Heidegger*. Barbara Cassin et Jacob Rogozinski y jouaient le rôle de rapporteurs. Les Actes en furent publiés en 1988 sous le titre *Heidegger, questions ouvertes*. Ils se concluaient sur une longue conférence de Derrida ultérieurement rééditée sous le nom *De l’esprit*.

Dans son introduction aux Actes du colloque, Éliane Escoubas, alors éphémère directrice du CIPh bientôt remplacée par un autre derrido-heideggérien, Philippe Lacoue-Labarthe, propose de « faire une expérience avec Heidegger » selon une « modalité éthique ». Il s’agit, selon elle, de se faire les « alliés substantiels » de Heidegger. Parler d’expérience éthique et d’alliance substantielle avec Martin Heidegger alors que des travaux de recherches critiques majeurs étaient parus : l’ouvrage décisif de Victor Fárias et les premiers articles d’investigation de Hugo Ott démontrant la profondeur de l’implication nazie de la pensée heideggérienne, apparaît désarmant de candeur et d’absence de discernement critique. Les protagonistes du colloque ne tiennent aucun compte du livre de Fárias, allusivement mentionné au tout début du livre pour ne plus en parler ensuite.

Par leur parcours et leurs prises de positions, les signataires de la tribune de *Libération*, à l’exception de Matthieu Potte-Bonville, donnent d’une certaine façon raison tout à la fois au mot de Benoît Peeters sur le CIPh, longtemps un « territoire de la déconstruction », et à celui de Jean-Pierre Faye à propos de l’emprise exercée par Heidegger, via Derrida, sur les débuts du Collège.

Depuis lors, après la parution des *Cahiers noirs* qui a débuté en Allemagne en mars de l’année suivante, Barbara Cassin s’est dite « fatiguée de Heidegger ». Il était temps ! On ne saurait certes regretter cette évolution. Mais est-ce une question de « fatigue » ? Dans la tribune de *Libération*, les signataires affirmaient qu’« un échange d’historiens serait bienvenu ». Le propos restait au conditionnel. Or, aucune recherche en archives n’a été entreprise depuis lors sur la genèse du CIPh, à l’exceptions des archives sonores ultérieures de l’Ina. Une philosophe comme Cassin, historienne de la pensée antique, devait pourtant disposer de la méthodologie nécessaire pour organiser un tel échange, en effet indispensable.

Jean-Pierre Faye n’a pas souhaité répondre dans *Libération* à la tribune en question, dont le ton avoisinait l’insulte. Un jeune philosophe, Gaëtan Pégny, a pris l’initiative d’une tribune en réponse sur le fond, sous le titre « Qui est aveugle ? » (*Libération*, 23 mai 2013) – Jean-Pierre Faye se voyait en effet reprochée une vision « malvoyante »... C’est dans le *Nouvel Observateur* que la controverse s’est poursuivie, avec une « enquête », en deux livraisons, d’Éric Aeschmann, au ton mondain et aux titres plutôt ridicules : « Pour les 30 ans du Collège de philo... Heidegger s’invite à la fête » (*Le Nouvel Observateur*, 6 juin

2013), suivi de « Heidegger, Derrida et moi » (26 juin 2013)<sup>30</sup>. Au moins le journaliste pose-t-il une question de fond, dont la réponse demande aujourd'hui encore éclaircissements et recherches : « la vraie question posée par cette polémique reste ouverte: pourquoi la philosophie française a-t-elle accordé autant d'importance à Heidegger pendant un demi-siècle? »

Reste l'exactitude des faits concernant la genèse du Collège. Dans ses entretiens parus dans *Libération* le 11 août 1983, Le propos de Jacques Derrida, cité en exergue de notre texte, n'apporte aucun éclaircissement sur la genèse du CIPh, dont il renvoie l'étude à un avenir indéterminé. Au lieu de se référer à l'archive et à l'histoire, il use et abuse du vocabulaire de la mythologie : généalogies *fabuleuses*, rites d'appropriation et d'exclusion. Évoquant pour finir une surdétermination *vertigineuse* des conditions dans lesquelles le Collège a vu le jour, il renvoie à l'imaginaire de l'interlocuteur et du lecteur. N'est-ce pas une façon de déployer un écran de fumée pour se justifier de ne rien dire sur la genèse effective du CIPh ?

Lors de la publication en 1998 du rapport de septembre 1982, le sous-titre du rapport, auquel Jean-Pierre Faye tenait tant : *Science, interscience, arts*, et qui préservait l'esprit de son rapport initial publié en janvier 1982 sous le titre parlant de *Chercheurs et créateurs*, a disparu. Le nouveau titre porte : *le Rapport bleu. Les sources historiques et théoriques du Collège international de philosophie*. On ne peut dire pourtant que cette publication remonte aux sources. Elle a néanmoins certains mérites : elle a donné à connaître un texte important, révélateur de l'étendue de l'heideggérianisme derridien ; elle a permis de remettre en mémoire le rôle initiateur de Jean-Pierre Faye, et à la fin des annexes, sous le titre « Documents annexes de 1982 sur le Collège international de philosophie », elle mentionne les deux rapports de janvier 1982 rédigés par celui-ci... mais sans que figure son nom (*Le Rapport bleu*, 1998, p.253). Du moins ces indications ont-elles entrouvert la voie à une recherche patiente, historique, fondée sur les archives, à laquelle, 25 ans après, ces pages entendent contribuer. Comme l'écrit Julie Clarini, dans son récit alerte et concis, mais à compléter, de l'aventure du CIPh – ce petit essai ne remonte guère en-deçà de la mission Chevènement –, publié pour les quarante ans de l'institution, « il existe une source quelque part »<sup>31</sup>. Or, ajoute-t-elle plus loin, « la

---

<sup>30</sup> On peut mentionner également le blog de l'époque dans le *Monde* de Nicolas Weill, « Désordres philosophiques », qui donne tour à tour la parole à Matthieu Potte-Bonneville (le 28 juin 2013) et à Jean-Pierre Faye (le 5 juillet 2013). Malheureusement, un bug informatique a fait que le texte en ligne de ce dernier ne comprend qu'un seul paragraphe, répété dix fois. Contacté le 5 décembre 2023, Nicolas Weill m'a indiqué à regret qu'il n'a pas conservé l'archive du texte entier de ce dernier. Voici le seul paragraphe qui subsiste : « Un léger malentendu s'est introduit récemment dans l'histoire du *Collège International de Philosophie* : il serait "le dernier-né d'après 68". Ce serait d'ailleurs une naissance très honorable. Mais il est né autrement : il fut un premier-né créé par la victoire de la gauche en novembre 1981. Et de l'effort de François Mitterrand pour aider d'un souffle nouveau la recherche. »

<sup>31</sup> « Il existe une source quelque part, mais bien malin qui attrapera l'eau vive qui s'en échappe... » (Barbara Cassin, Julie Clarini, Michèle Gendreau-Massaloux, Alain Patrick Olivier, *Une institution sans condition. Brève histoire du Collège international de philosophie*, Éditions MF, p.13). Il ne s'agit pas d'attraper l'eau vive – qu'elle s'écoule librement – mais de remonter à la source. L'archiviste est aussi un sourcier.

mémoire du Collège est éparse, fragmentaire »<sup>32</sup>. Une fois de plus, un travail d'historien et de philosophe, un travail en archive, apparaît indispensable. C'est sur cette base qu'il deviendra possible de distinguer ce qui relève de la *source* et ce qui procède de la *greffe*, terme cher à Derrida – s'il est légitime de mobiliser conjointement deux métaphores aussi différentes, l'une aquatique, l'autre végétale, pour ne pas dire organique, dont chacune obéit à une logique propre.

### Conclusions

L'année qui suivit la passe d'armes de 2013, le CIPh, en difficulté du fait de la menace de la suspension de sa subvention annuelle, fit appel à une vaste pétition que Jean-Pierre Faye a signée. Il entendait signifier qu'il soutenait l'existence du Collège international de philosophie dont il avait conçu le projet et pour lequel il avait personnellement obtenu un lieu, la rue Descartes, et la possibilité pour les professeurs de lycée de faire de la recherche, la demi-décharge. Sa lettre ouverte de 2011 en réponse à Peeters, rééditée en 2013 sous la forme d'un livre, n'était de fait en rien, dans son esprit, un règlement de compte avec le CIPh actuel. Il s'agissait uniquement de rappeler l'orientation dominante qu'avait pris le CIPh sous la direction de Jacques Derrida, s'écartant de la voie de l'interscience pour se concentrer sur un programme et un vaste colloque heideggérien, hermétique aux recherches critiques apportées par Ott, par Farias, et par Jean-Pierre Faye lui-même, dans son séminaire du CIPh du printemps 1984, dont l'Ina a conservé l'enregistrement.

Le président de l'Assemblée collégiale qui a succédé à Matthieu Potte-Bonneville, Diogo Sardinha, m'avait contacté à l'automne 2014 pour remercier Jean-Pierre Faye de son soutien au CIPh. Voisins de quartier, nous nous étions rencontrés lui et moi et je lui avais communiqué l'adresse mail de mon père, qu'il avait convié à une soirée intitulée « Le Collège international de philosophie, aujourd'hui et demain », qui s'est tenue le vendredi 28 novembre, à partir de 19h30, à l'Ecole normale supérieure rue d'Ulm, salle Jules Ferry. Le 24 novembre, Sardinha écrivait à Jean-Pierre Faye en me mettant en copie : « Nous serions très heureux que, après avoir signé la pétition pour sauver le Collège, vous nous fassiez l'honneur de votre présence. » À 89 ans, mon père s'était rendu avec son épouse à la soirée où il avait été bien accueilli – sauf par Michel Deguy qui, au début de la réunion, avait pointé du haut de l'estrade, sur Jean-Pierre Faye et devant l'assistance médusée, un index accusateur en s'écriant : « Voici notre ennemi à tous ! » L'amitié entre Deguy et Faye, encore active dans les années 1960 comme en témoigne une vaste correspondance inédite, s'était brisée sans rémission, et sans recul le temps venant de la part de Deguy, sur la question Heidegger.

À 98 ans, dernier survivant des quatre membres de la mission de 1982, Jean-Pierre Faye conserve aujourd'hui un souvenir apaisé de ces événements qui appartiennent

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.15.

maintenant à l'histoire. Une relation commune lui avait appris que, peu avant sa mort, Derrida avait demandé son numéro de téléphone, et il songe à ce qu'aurait pu être une ultime discussion, peut-être une réconciliation entre les deux philosophes. Pour nous qui avons été les contemporains et parfois les témoins des années de fondation du CIPh sans en être les acteurs, il nous revient maintenant de chercher à croiser, aussi précisément que possible, nos souvenirs avec la leçon des archives. Et d'approfondir les questions philosophiques que la lecture de ces années et de leurs effets persistants continue d'éveiller.

### *Épilogue*

Il importait de conclure sur le fait qu'avec le recul du très grand âge, par une forme de sagesse qu'il importe de respecter, Jean-Pierre Faye ne garde ni amertume personnelle, ni rancœur de ces années éprouvantes, sur lesquelles il a publié, il y a dix ans, sa mise au point. Comme il l'écrit avec humour à Benoît Peeters : « les années de fondation du 'Collège international de philosophie' furent un intéressant et mémorable supplice » (*Lettre sur Derrida*, p.7).

Eût-il été souhaitable que Jean-Pierre Faye prenne la responsabilité d'une rupture publique, se solidarise plus étroitement avec Alain et Danièle Guillermin lorsqu'ils furent écartés, et ouvre un débat public sur la « question Heidegger » dès les années 1982 ou 1983 ? Idéalement, sans doute. C'est ce que j'ai pensé à l'époque, lorsque, dans l'éloignement du poste d'attaché culturel dans le Golfe Persique, j'eus la surprise d'apprendre la substitution des noms.

Mais exiger rétrospectivement ceci reviendrait à ne pas tenir suffisamment compte des rapports de force intellectuels et politiques, et de la lenteur des prises de conscience progressives des uns et des autres en ce début des années 1980. Des années qui furent également celles d'une profonde déception politique. Que l'on pense à ces *Années d'hiver*, décrites par Félix Guattari dans un recueil d'articles portant ce titre. Jean-Pierre Faye ne voulait pas détruire ce qu'il avait conçu et défendu, durant de longs mois, auprès de différents ministères. Il a cru jusqu'à l'automne 1984, qu'avec le soutien des personnalités du Haut Conseil de réflexion et la solidarité espérée, dans le Collège provisoire, de son ami Jacques Roubaud<sup>33</sup>, il allait pouvoir maintenir la dimension de recherche interscientifique qui lui tenait à cœur et les perspectives de pensée critiques amorcées dans son séminaire du printemps 1984 sur Heidegger et la Révolution française.

Une dernière question : on a pu se demander pourquoi Jean-Pierre Faye a fait appel non seulement à Châtelet mais aussi à Derrida dont il avait critiqué, une décennie plus tôt, la

---

<sup>33</sup> Jean-Pierre Faye avait introduit Roubaud dans la première équipe du CIPh et l'avait même proposé comme l'un des deux directeurs possibles du Collège dans son projet de février 1982. Une fois coopté dans le « Collège provisoire » dirigé par Derrida, Roubaud n'a jamais soutenu le projet de Jean-Pierre Faye, ni même correspondu avec lui.

déconstruction du « logocentrisme ». Il s'agit en effet d'un terme principalement popularisé par Ludwig Klages, idéologue antisémite et d'extrême-droite – ce qu'évidemment Derrida n'était pas – d'où les perplexités et les interrogations légitimes suscitées par sa reprise du terme. On les trouve également formulées en Allemagne plus tardivement, au milieu des années 1980, sous la plume du philosophe Manfred Frank. J'ai donc rappelé à ce propos les raisons tout à fait accidentelles pour lesquelles Jean-Pierre Faye avait pensé à téléphoner à Derrida au début de l'automne 1981, ayant déduit sans doute trop vite de l'accueil bienveillant du caïman à un agrégatif au printemps 1980 à l'existence d'une plus grande ouverture et libéralité d'esprit de la part de l'auteur de la *Grammatologie*.

À la vérité, les écrits de Derrida des années 1970, de *Glas* à *La carte postale*, n'apparaissent pas aussi explicitement heideggériens que certains écrits ultérieurs. Il n'allait sans doute pas de soi de pouvoir mesurer, en 1981, la profondeur de son imprégnation heideggérienne. Jean-Pierre Faye ne pouvait alors savoir que Derrida irait, dans son rapport pour le CIPh, jusqu'à ériger l'« histoire de l'être » heideggérienne – un des pires textes de Heidegger, dont on sait aujourd'hui qu'il y fustige, en 1939, la prétendue « prédestination particulière de la communauté juive pour la criminalité planétaire » –, en « grand texte sur le don », ou, dans son violent rejet de l'apport du livre de Farias en 1987, jusqu'à maintenir le caractère « inaugural » de cette pensée (« L'enfer des philosophes », repris dans *Points de suspension*, 1992, p.196). Ni qu'il mettrait sur le même plan en 1986, dans *De l'esprit*, « la caution au nazisme et le geste encore métaphysique », présentés comme deux maux qui capitaliseraient pareillement « le pire ».

L'histoire du CIPh reste largement à écrire sur la base d'un travail d'archive. Si le temps m'en est laissé, je reviendrai dans un second texte sur les années 1983-1987, également étayé par un ensemble d'archives inédites. Afin ensuite, au-delà de l'archive, d'approfondir les questions de fond amorcées aujourd'hui.

## **Discussion générale de la première séance du séminaire en réponse à Erika Steinbach, Alexander Neumann, Livia Profeti et Leonore Bazinek**

*Le premier commentaire reçu est venu d'une auditrice allemande, Erika Steinbach, professeur d'allemand, qui a écouté avec son mari en visioconférence la séance du séminaire du 14 décembre 2023 et m'a adressé ses remarques, via une autre auditrice allemande présente lors de la séance du 14 décembre 2023 à l'Université de Rouen Normandie :*

**Erika Steinbach** - Vielen Dank für die Information und Anregung zum Seminar von Emmanuel Faye. Wir haben es mit Interesse gehört, trotz einiger technischer Störungen und zum letzten Teil ist es dadurch nicht gekommen. Ich bin alt genug um seinen Vater schon in den 60er Jahren zu einer Diskussion mit Fédier getroffen zu haben. Die Geschichte des Collège international de philosophie ist natürlich sehr aufschlussreich und verdient es durchaus heute neu unter die Lupe genommen zu werden. Da ist Emmanuel Faye an der richtigen Stelle. G. A. Goldschmidt wohl auch, er hat dort sein ausgezeichnetes Seminar über Heideggers Sprache abgehalten, das war aber erst sehr viel später.

Sagen Sie mir Bescheid, wann die nächste Sitzung stattfindet, denn das wurde heute nicht bekanntgegeben.

[Merci beaucoup de l'information et de la suggestion concernant le séminaire d'Emmanuel Faye. Nous l'avons écouté avec intérêt, malgré quelques incidents techniques qui nous ont empêchés d'assister à la dernière partie. Je suis assez âgée pour avoir rencontré son père dès les années 1960 pour une discussion avec Fédier. L'histoire du Collège international de philosophie est évidemment très instructive et mérite tout à fait d'être réexaminée aujourd'hui. C'est là qu'Emmanuel Faye est à sa place. G. A. Goldschmidt aussi sans doute, il y a donné son excellent séminaire sur le langage de Heidegger, mais c'était bien plus tard.

Prévenez-moi quand aura lieu la prochaine séance, parce que cela n'a pas été annoncé aujourd'hui.]

**Emmanuel Faye** – Merci à Erika Steinbach de son témoignage. Il mérite d'être rapporté car celle-ci se souvient avoir rencontré Jean-Pierre Faye à Paris lors d'une discussion avec François Fédier sur Heidegger dans les années 1960, il y plus d'un demi-siècle, au moment de la controverse déclenchée par trois articles polémiques publiés par Fédier dans *Critique* en 1966-1968, dirigés tout à la fois contre Theodor Adorno, Robert Minder, Paul Hünnerfeld et Jean-Pierre Faye. Celui-ci lui avait répondu dans *Critique* en 1967, puis dans les *Études germaniques* en 1968 (voir la bibliographie publiée par Dominique Janicaud, *Heidegger en France*, I, 2001, p.555). La continuité des interrogations par-delà les générations apparaît remarquable. L'auditrice mentionne aussi le séminaire important conduit par Georges-Arthur Goldschmidt, d'abord seul à l'Université Européenne de la Recherche, puis en 2005 et 2006 avec Patrice Loraux, directeur de programme au CIPh.

Le texte du séminaire est paru sous le titre *Heidegger et la langue allemande*. Il a été récemment publié en allemand.

Je n'ai pas encore déterminé la date de la prochaine séance du séminaire consacrée au rôle déterminant de Jean-Pierre Faye dans la création et les premières années du CIPh.

*La seconde série de question m'a été adressée, par Alexander Neumann, professeur de sociologie à l'Université de Paris 8, Président du Conseil scientifique du CIPh et modérateur de la table ronde du CIPh le 7 décembre 2023, après la lecture du texte du séminaire que je lui avais adressé.*

**Alexander Neumann** - Bravo pour cette belle concision et l'éclairage nouveau concernant le Collège international de philosophie. J'admire le geste de rendre cet hommage à Jean-Pierre Faye. Cela riche de l'expérience d'avoir produit moi-même l'oraison funèbre en honneur de mon père en 2016.

Intellectuellement, trois questions demeurent à mes yeux, après lecture.

D'abord, celle de savoir ce qui motive le choix politique - de Mitterrand en définitive - d'écarter J.P. Faye, sa conception intersciences et la sociologie, en 1983. Sans cette décision politique de le placer au centre, Derrida aurait-il eu la légitimité d'imprimer son tournant discursif (en ce sens heideggérien), alors qu'il était Maître de conférences jusqu'alors? Tu pourrais proposer une interprétation à ce niveau. Je remarque que cela coïncide historiquement avec la passage du premier gouvernement d'union de la gauche...à Laurent Fabius et au règne intellectuel de Jacques Attali, dans le contexte plus ample d'un retournement historique.

Ensuite, une question philosophique. Tu constates apparemment comme moi que le pôle de Francfort est un antidote à l'hégémonie heideggérienne française, en particulier le *Jargon de l'Authenticité* d'Adorno (publication allemande en 1966, traduction française en janvier 1989 chez Payot) - et tu montres que ce livre parvient aux oreilles et mains de J.P. Faye. Cependant, je n'ai trouvé aucune trace de cette lecture, explicitement anti-heideggérienne, dans les expressions ou réflexions concernant l'évolution globale du champ et du Collège international de philosophie ou des celles de ton père. J'ajoute que le livre est inspiré des réflexions de Walter Benjamin à Paris, où il fréquente alors le Collège de sociologie de Michel Leiris que tu évoques (voir mes recherches sur ce point dans : *Désintégrer Heidegger*, « Variations n.25 », OpenEdition, Cléo UMS CNRS). Miguel Abensour (docteur et professeur en sciences politiques) publie *Le Jargon de l'authenticité* dans sa collection, Critique de la politique, un an après avoir dirigé le Collège international de philosophie jusqu'en décembre 1987. J'y vois une réponse aux révélations de Victor Farias et de son livre de 1987, *Heidegger et le nazisme*. A la même époque, Pierre Bourdieu choisit de publier sous la forme d'un livre sa critique de Heidegger, où il cite Adorno et le *Jargon de l'authenticité* à partir du texte allemand (*L'ontologie politique de Martin Heidegger*, éd. de Minuit, 1988). En 1988, J. Derrida s'est rendu à une conférence à Heidelberg qui avait pour objectif de titer au clair le cas Heidegger, accueillie par Hans-

Georg Gadamer - dont Heidegger était le dir. d'HDR - , où Derrida déclare qu'il n'est plus possible d'ignorer les faits pour conclure qu'il lui faut désormais « improviser » (*La conférence de Heidelberg* - 1988, éd Lignes, 2014). Dans les années 2000, j'ai pu échanger de vive voix, tour à tour, avec Miguel Abensour, Jacques Derrida, et Pierre Bourdieu. Les deux premiers étaient peu explicites sur le moment 1987 en rapport avec le CIPh, tandis que le dernier m'a parlé explicitement, en allemand, de son engagement antifasciste contre Heidegger, lors du Forum Opposition Bilden à Wien /Vienne auquel j'ai été associé en novembre 2000 (contre la participation gouvernementale de l'extrême droite). Il est cependant connu que le structuralisme assez dogmatique avait empêché un dialogue plus poussé des philosophes liés au CIPh avec Bourdieu dans les années 1980. Tu écris que ton père n'osait pas contrer le heideggérianisme publiquement, au moment de la tension lourde avec le Ministre J.P. Chevènement, ce qui est compréhensible du point de vue politique, mais était-il intimement convaincu de la justesse de la position d'Adorno?

Enfin, le rôle de la sociologie non-positiviste dans les préparatifs est très intéressante, en tant que partie intégrante d'un projet « intersciences ». Merci d'avoir retrouvé ce tract tout en rouge qui accuse l'altération du projet initial! Ce type de sociologie est également constitutif de l'élaboration conceptuelle chez Adorno dans les années 1960 à Francfort, lorsqu'il dirige l'association de sociologie allemande, au moment précis où il rédige sa critique de Heidegger (*Le Jargon de l'authenticité* figure en introduction à la *Dialectique négative* dans l'édition allemande, tous deux formulent une critique en règle de Heidegger). Max Horkheimer, tout comme Adorno, occupait un poste universitaire de sociologie ET de philosophie à Francfort depuis les années 1950, à leur demande. De mon point de vue, ce choix s'arrime à une dialectique de l'expérience (empirique, sensible, historique) et de la conceptualisation critique, qui est justement la condition d'une sortie du schéma heideggérien. Est-ce que tu considères qu'une réhabilitation de cette approche peut aider à retrouver le fil perdu du projet intersciences de ton père, ou considères-tu cela plutôt comme un aspect secondaire? Si le fait d'écarter la sociologie s'apparente à une attitude comparable à celle de Heidegger, comme tu le constates à juste titre, alors le fait de la considérer n'est-elle pas un geste nécessaire pour défaire le penchant heideggérien de la philosophie? Quelle est exactement la sociologie de Jean-Pierre Faye, qui préside à la conception d'interscience? Il me semble que tu suggères, en creux, une division du travail assez classique, entre philosophes qui interprètent et sociologues qui analysent des fonctionnements ou comportements. Cela risque, paradoxalement, de justifier l'idée que l'interscience ne serait pas centrale, ou de conforter l'idée que la philosophie doit commander la sociologie, ou encore d'entretenir une lecture passablement franco-française.

Lors de la table ronde consacré à la fondation du Collège international de philosophie, à laquelle tu as participé (et que j'ai brièvement introduit et modéré le 7 décembre 2023), Yves Duroux, sociologue, n'a pas trop insisté sur ce point, tout en rappelant l'idée

d'interscience, de même que Patrice Vermeeren qui en a parlé également. Hélène Cixous n'a pas de diplôme de philosophie, comme elle l'a souligné elle-même, mais elle travaille des concepts à partir de l'expérience sensible. Geneviève Fraisse a montré dans sa courte autobiographie intellectuelle (*Le féminisme, ça pense!* CNRS, 2022) comment elle a été écartée d'une sociologie française trop positiviste, avant de travailler Horkheimer et Adorno - à Berlin. Pour ma part, je ne défends aucune discipline, mais la position francfortoise d'une Théorie critique qui ne se contente pas de divisions universitaires partielles. Tu évoques le choix d'expulser ce type de sociologie pour favoriser un penchant heideggérien, constat qui me semble juste. Quelle conclusion dialectique tu en tires pour le présent et l'avenir? Il me semble, en tout cas, que le geste d'écarter Francfort y compris dans ces filiations parisiennes, aboutit à donner raison à ceux qui ont favorisé Heidegger pour mieux écarter la position de ton père.

Pour le moment, j'ai l'impression que la position de Francfort, incontournable et parfois fondatrice pour la philosophie non-heideggérienne tout comme la sociologie critique en France, ne joue aucun rôle dans la discussion des fondements du CIPh. C'est peut-être vrai, ce qui pourrait alors expliquer la percée fulgurante du derridianisme à l'époque. Mais cela reste à vérifier, puisque F. Châtelet connaissait les positions de Francfort par Jean-Marie Vincent, qui en a présenté la première introduction en France au milieu des années 1970, exactement au même moment où il a co-dirigé un volume sur les pensées de gauche avec Châtelet, et cela se voit aussi dans *La révolution sans modèle*, ouvrage que Châtelet co-produit en 1975 avec un fin connaisseur d'Adorno : Olivier Revault d'Allonnes...

**Emmanuel Faye** - Merci de ces références riches et utiles et de tes trois questions. Je répondrai à tes remarques et questions dans l'ordre où tu les exposes.

Tu évoques l'oraison funèbre que tu as rédigée pour ton père. Me concernant, la situation est psychologiquement sensible puisque mon père est heureusement toujours présent sans que je puisse l'interroger comme jadis, la mémoire vive étant plus difficile à mobiliser dans le très grand âge. La mémoire de l'archive en devient d'autant plus précieuse. J'ai voulu réaliser une présentation d'autant plus élaborée de la période qui va d'octobre 1981 à janvier 1983 que je ne pense pas poursuivre tout de suite l'étude chronophage des archives pour les années, décisives également, qui vont de 1983 à 1987. Il me faut en effet rédiger en priorité avec l'historien de la révolution française l'introduction au *Dictionnaire politique portatif* paru en 1982, que Gallimard va rééditer en Folio essais au printemps 2025, pour le centenaire de la naissance de l'auteur des *Langages totalitaires*. Je me concentre par conséquent sur le moment charnière entre les années 1970 et le début des années 1980.

1. *Le choix politique*. Sur la substitution de Jacques Derrida à Jean-Pierre Faye en mars 1982, si l'on recoupe l'intuition de celui-ci, le propos de Lecourt à Peeters publié en 2010 et la confirmation venue d'Yves Duroux, il apparaît maintenant confirmé que c'est Philippe Barret, normalien, ancien de la Gauche Prolétarienne avec Lecourt et conseiller de Chevènement, qui a opéré la substitution des noms après le fameux déjeuner. Ce qu'il

a fait sans doute avec l'accord de Lecourt et certainement avec l'approbation finale de Chevènement. Solidarité normalienne entre Derrida, Lecourt et Barret, pacte de soutien mutuel entre althussériens et Derrida, d'autres connexions peut-être encore... Il n'est pas avéré à ce jour que Mitterrand, qui invitait alors Jean-Pierre Faye à peu près chaque mois à déjeuner à l'Élysée, ait joué un rôle dans cette substitution, mais cette question reste posée. Comme je l'ai rappelé, Mitterrand était un admirateur fervent d'Ernst Jünger. Il n'est donc pas certain qu'il partageait entièrement l'approche critique de Jean-Pierre Faye.

Là où tu touches indéniablement juste, c'est qu'après la démission de Chevènement, la maladie de Châtelet vite remplacé par Lyotard, et l'entrée en scène de Fabius, un second acte s'est joué en 1984-1985, avec la participation active de Jean-François Lyotard. C'est une nouvelle période que j'ai en fait étudiée de près à partir des archives même si je n'en parle pas encore, et dans lequel l'équipe autour de Fabius avec Yves Duroux – personnage clé qui a déclaré publiquement lors de la table ronde du 7 décembre avoir fait la carrière de Derrida à l'EHESS en négociant directement avec Furet – et Alain Etchegoyen, que j'ai connu mais qui est mort très jeune d'un cancer – a joué à fond en faveur du projet de Derrida. Mitterrand a *a minima* laissé faire, et une certaine distance s'est creusée entre Jean-Pierre Faye et lui.

2. *La question philosophique.* Tu as raison de te demander si l'opposition Adorno - Heidegger a joué ou aurait dû jouer un rôle dans cette histoire. Tu connais bien mieux la réception franco-allemande d'Adorno que moi. Ce que je puis seulement dire, c'est qu'après la rencontre parisienne du début des années 1960, qui sera certainement éclairée par la publication des conférences d'Adorno au Collège de France auxquelles il a assisté pour au moins l'une d'entre-elles, Jean-Pierre Faye n'a pas entrepris de lire Adorno en dehors du *Jargon de l'authenticité* que celui-ci lui a dédié. En outre, sa mort fut l'une des raisons – avec la mésentente entre Robert Minder et Georges-Arthur Goldschmidt et la réserve de Levinas pressenti – qui ont conduit Jean-Pierre Faye à renoncer à publier un numéro critique de *Change* sur Heidegger en 1969-1970. À l'époque, c'est, en dehors des Français, sur Marcuse qu'il s'appuyait. Celui-ci est venu déjeuner avec sa femme rue Vaneau – j'avais 14 ans mais je m'en souviens très bien. Il existe un court entretien inédit avec Marcuse sur Heidegger que j'ai retrouvé.

3. *La sociologie de Jean-Pierre Faye et sa conception de l'interscience.* Des années 1960 aux années 1970, l'inflexion linguistique de la sociologie de Jean-Pierre Faye s'est effectuée à partir de Roman Jakobson puis de Noam Chomsky, en dialogue avec Jacques Roubaud et Mitsou Ronat. Il s'agissait de sortir d'une forme de structuralisme figé en textualisme, dans le contexte de l'opposition entre les revues *Change* et *Tel Quel*. L'originalité théorique et méthodologique de Jean-Pierre Faye se précise dans deux livres clé : *Langages totalitaires*, précédé de *Théorie du récit* (Hermann, 1972) et le *Dictionnaire politique portatif* (Gallimard, 1982). Voir aussi les travaux du C.A.S.L., Centre d'Analyse et de Sociologie du Langage, créé par Jean-Pierre Faye avec Jacques Roubaud, Jean Paris et Mitsou Ronat au CNRS. Dans cette constellation théorique, la référence à Adorno

n'apparaît pas. Par ailleurs, Jean-Pierre Faye a peu lu Benjamin, dont il n'avait dans sa bibliothèque que les traductions de Gandillac.

La référence au Collège de Sociologie de Georges Bataille et Michel Leiris est-elle beaucoup plus qu'une référence romantique et mythologisée à travers la lecture d'*Acéphale*, dont mon père possédait les exemplaires originaux, avec les saisissants dessins d'André Masson, qui lui ont été un jour volés ? C'est à vérifier dans les écrits. Jean-Pierre Faye connaissait Leiris et a correspondu avec lui. Il a beaucoup lu Bataille, mais peu écrit sur lui. Le lien se faisait surtout à travers Pierre Klossowski, ami proche, qui nous invitait chaque année pour sa traditionnelle party.

Reste le rapport à la philosophie. La culture philosophique de Jean-Pierre Faye, c'est avant tout, assez classiquement, Platon qu'il lit dans le texte, Kant et Hegel, auxquels s'ajoute, essentielle pour lui, l'ensemble de l'œuvre de Marx, dont chaque volume – les écrits de jeunesse compris – est annoté en profondeur. À partir de la deuxième moitié des années 1980 est venu s'adjoindre Nietzsche. Heidegger bien entendu, mais pour en approfondir la critique. Jean-Pierre Faye n'apprécie guère le commentarisme des corpus philosophiques. À quelques exceptions près comme Jean Hyppolite sur la *Phénoménologie de l'esprit*, il lit très peu la littérature secondaire. Il ne se prête au jeu de l'interprétation des auteurs que tardivement, pour sa lecture originale et à certains égards autobiographique de Nietzsche (*Le vrai Nietzsche. Guerre à la guerre*, 1998). Il lit assez peu Deleuze et Foucault avec lesquels il préfère dialoguer : longs téléphones avec Foucault, échange de lettres toujours très amical, pour ne pas dire affectueux avec Deleuze qu'il connaît depuis les bancs de la Sorbonne. Son interlocuteur théorique fut un temps Althusser, même si celui-ci n'a pas répondu à ses questions et à sa critique, dans son intervention à la SFP, sur la question du rapport entre vérité et idéologie. On voit dans ses textes des années 1981-1983 qu'il perçoit la philosophie moins comme une discipline spécifique que comme un catalyseur à la façon, pourrait-on dire, du *focus imaginarius* kantien, susceptible de penser les connexions transversales entre les disciplines. Jean-Pierre Faye est très loin de l'autophagie des philosophes stigmatisée par Bouveresse. Mais la philosophie n'a pas non plus pour lui la fonction traditionnelle de surplomb des disciplines. Elle se fait, elle aussi, récit : les idées sont des « narrations mentales » – mot de Spinoza qu'il aime à citer – et ses deux références privilégiées restent la puissance de schématisation de la pensée inspirée de la *Critique de la raison pure* – pour me représenter le temps, je dois « tirer la ligne » – et ce récitatif historico-dialectique qu'est la *Phénoménologie de l'esprit*. Il avait également scruté dans sa jeunesse le livre de Léon Brunschvicg sur *Les étapes de la philosophie mathématique* et assimilé les ouvrages de Gaston Bachelard, avec qui il avait préparé son mémoire de philosophie. Surtout, il s'intéresse à l'œuvre entière de Marx, qu'il connaît intimement et lit en allemand, ainsi qu'aux écrits de Lénine, et ne suit pas Althusser dans son application à Marx de la rupture épistémologique bachelardienne. Donc, si sa pensée de la relation sociologie-philosophie-linguistique-économie ne semble pas nourrie de l'exemple de l'École de

Francfort, elle reste très horizontale. Jean-Pierre Faye a effectué sa propre synthèse, plus intuitive que systématique et doctrinale. Même s'il a avec lui des rapports cordiaux, il n'a pour ainsi dire pas lu Bourdieu, la lutte pour l'hégémonie entre sociologie et philosophie ne l'inspirant guère. Mais il a beaucoup lu les anthropologues et ethnologues français : André Leroi-Gourhan, Claude Lévi-Strauss, dans les années 1950 où il suivait leurs enseignements au Musée de l'homme. Et, sur la question du « sujet », il s'est toujours intéressé à certaines des propositions de Lacan.

Tenir compte également du fait que Jean-Pierre Faye a développé une conception originale de la philosophie dans ses essais de la dernière période (*La philosophie désormais*, etc.), que je n'aborde pas pour l'instant afin d'éviter les anachronismes.

La grande découverte théorique de Jean-Pierre Faye, à mon sens, c'est sa description précise, que l'on peut dire *magnétique*, du champ politique à partir du « fer à cheval » des partis, qui éclaire singulièrement les transferts et les transfuges entre les extrêmes – gauche et droite, ainsi, bien entendu, que le rôle des langages et des récits en tant qu'ils produisent et transforment les événements. Aussi, la façon dont récits et discours ont pu rendre *acceptable* la venue au pouvoir de Hitler. Méthode d'analyse critique des discours en prise sur les consciences et sur l'histoire, qui serait fort utile en ces temps de montée de l'extrême-droite en Europe.

Mais la sociologie des langages de Jean-Pierre Faye reste à découvrir dans sa genèse, depuis son séjour à Chicago et ses cours en Sorbonne jusqu'aux publications des années 1970. Il importerait aussi, comme tu le suggères, de revenir sur les conceptions d'Alain et de Sylvie Guillerm, grands oubliés de la création du CIPh : voir s'ils ont laissé des archives. Je viens de retrouver une lettre de trois pages de Sylvie Guillerm aux membres de la mission pour la création du CIPh, datée du printemps 1982.

Enfin, la table ronde que tu as modérée m'a beaucoup appris, de multiples façons. Un moment de vérité. Merci à nouveau à toi, à Alain Patrick Olivier et à Diogo Sardinha !

*La troisième intervention est venue de Livia Profeti, philosophe et chercheuse italienne.*

**Livia Profeti** - Je vous remercie d'avoir mis aujourd'hui en lumière cette question surprenante de la naissance du CIPh, qui me semble emblématique d'un tournant culturel capital qui s'est passé dans les années 1980 - en France comme dans le reste d'Europe - entre un esprit général d'ouverture émancipatrice et le début d'un retour au conservatisme. Peut-être, peu averti à l'époque, ce tournant est aujourd'hui manifeste au niveau culturel autant que social. Je crois que vous traiterez en profondeur ce passage dans les séminaires prochains, mais je voudrais souligner maintenant un aspect particulier de cette question, à savoir le lien entre ce tournant et l'esprit religieux.

Dans le *Rapport* de septembre 1982, les références de Derrida aux thèmes heideggériens se lient aux arguments du conservatisme catholique de l'époque, comme vous l'avez mis

en évidence. Ces thèmes, en tant qu'idées régulatrices d'une Institution publique telle que le Collège, ont été préférés aux propositions absolument laïques de J-P. Faye. Et ce qui est surprenant pour moi, c'est que cela s'est passé par l'œuvre d'un gouvernement socialiste.

J'aimerais savoir ce que vous pensez, notamment, de cette contradiction.

**Emmanuel Faye** - À l'époque du *Rapport bleu*, on peut distinguer en France trois groupes d'heideggériens. Celui des révisionnistes, celui des onto-théologues universitaires et celui des déconstructeurs. Le premier, qui exerce dans les khâgnes parisiennes, est conduit par Jean Beaufret, lequel partage le négationnisme de Robert Faurisson, et par François Fédier, dont on sait aujourd'hui qu'il le défend sur ce point clé. Ce groupe s'attache à traduire l'œuvre du maître et à diffuser sa parole, sans une once de distance critique. Le second est bien représenté alors à l'Université de Paris 4 par Pierre Aubenque, qui interprète Aristote à partir du schéma heideggérien de l'onto-théologie. Une variante plus ouvertement théologisante est représentée par Jean-Luc Marion, lequel publie en 1982 *Dieu sans l'être*, où, prenant le contrepied des thomistes heideggérianisants à la façon de Karl Rahner, il esquisse, avec le soutien de Jean-Marie Lustiger et de l'archevêché de Paris de l'époque<sup>34</sup>, une théologie a-thomiste et post-heideggérienne assez obscure du don. Le troisième est conduit par Jacques Derrida, suivi de ses amis et disciples strasbourgeois Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, qui prendra à la fin de sa vie quelques distances. Dans ses « Coups d'envoi », Derrida entend situer son heideggérianisme en regard des deux groupes heideggériens concurrents. En attribuant au CIPh la tâche d'entreprendre une traduction homogène de l'œuvre intégrale de Heidegger, il concurrence Beaufret et Fédier sur leur terrain. En discutant le motif heideggérien de l'onto-théologie et en érigeant l'histoire de l'être heideggérienne en « traité sur le don », il marche dans les brisées des thèmes directeurs choisis par Marion, lequel applique à la métaphysique de Descartes le schéma heideggérien de l'onto-théologie comme Aubenque l'avait fait avant lui pour Aristote. Avec cette double revendication, publier la traduction de l'œuvre intégrale et déconstruire l'onto-théologie en méditant sur l'histoire de l'être entendue comme un « traité sur le don », Derrida

---

<sup>34</sup> Jean-Marie Lustiger devient archevêque de Paris en 1981. Il est nommé cardinal en 1983. Dans un documentaire hagiographique sur Jean Guilton où seuls sont interrogés les proches et la famille, Jean-Marie Lustiger se porte garant de sa pensée politique et de sa conduite sous l'Occupation : [https://www.youtube.com/watch?v=aByOzVTe\\_ZA](https://www.youtube.com/watch?v=aByOzVTe_ZA) Jean Guilton est l'un des principaux doctrinaires de la « Révolution nationale » du Maréchal Pétain, lequel a préfacé ses *Fondements de la communauté française* en 1942. Lustiger évoque uniquement une conférence au début de la guerre et affirme s'être forgé son opinion en conversant avec Guilton. Lustiger ne semble avoir effectué aucune vérification historique. Aucune mention n'est faite des livres et articles publiés par Guilton durant l'Occupation, ni des minutes de son procès après la Libération. Sur Jean Guilton et sa proximité précisément documentée avec le philosophe et idéologue national-socialiste Hans Heyse, voir les documents publiés dans mon étude de 2008 sur « Heidegger und die Französischen Katholiken », rédigée à la demande de la théologienne féministe Lucia Scherzberg : [https://www.academia.edu/44089777/Heidegger\\_und\\_die\\_Franzo\\_sischen\\_Katholiken](https://www.academia.edu/44089777/Heidegger_und_die_Franzo_sischen_Katholiken)

s'attribue une position hégémonique dans le champ des études heideggériennes. Celui-ci tend en outre à s'identifier au champ philosophique, puisque Derrida présente la pensée de Heidegger comme regroupant tous les domaines, de la science à l'art et à la technique. C'est une stratégie d'enveloppement d'une ambition rare, qui ne laisse rien hors de son contrôle.

Plus tard, à la fin des années 1990, lors de son entretien à l'Université augustinienne de Villanova avec Jean-Luc Marion sur le don, modéré par Richard Keaney et résumé par John D. Caputo, on voit, dans un curieux chassé-croisé, Derrida gloser avec Marion sur le *mysterium fascinans*, jusqu'au point où, quoi qu'en dise Marion, toute distinction claire entre théologie et philosophie se voit annulée (Voir *God, the Gifts and Postmodernism*, 1999). Derrida ne saisit pas mieux que Marion la pensée fine d'Augustin sur Dieu connu de façon incompréhensible, que Nicolas de Cues a su repenser de façon plus éclairante. Jean-Luc Marion n'a pas davantage restitué l'intellection cartésienne de l'infini incompréhensible, tout à fait brouillée et perdue dans ses études sur Descartes. Cf. à ce propos la contribution sur *Intellect, intelligere*, que j'ai publiée en 2004 dans le *Dictionnaire des intraduisibles* de Barbara Cassin. Quant à la déconstruction, elle n'apparaît plus dans cet entretien que comme une variante obscure et particulièrement verbeuse de la théologie négative.

Que Derrida entende, à la fin de l'entretien, tirer une politique de ces considérations sur la théologie négative n'a pas de quoi rassurer un philosophe attentif à garder quelque chose de l'esprit des Lumières. Cet entretien tardif confirme votre diagnostic lucide sur le fait que, pour reprendre vos termes, « les références de Derrida aux thèmes heideggériens se lient aux arguments du conservatisme catholique de l'époque ». Qu'un gouvernement se disant socialiste et de gauche ait approuvé et facilité cette orientation mériterait en effet toute une étude, qui relèverait de la sociologie politique. Tout cela n'est plus vraiment surprenant, aujourd'hui où la trajectoire politique de François Mitterrand en 1942-1943, tout à fait oubliée en 1981, est bien documentée.

*Une quatrième série de remarques et de critiques m'a été adressée par une philosophe, chercheuse et traductrice allemande, Leonore Bazinek.*

**Leonore Bazinek** - La présentation de la genèse du CIPh au fil des documents conservés par son inspirateur, Jean-Pierre Faye, m'apparaît aujourd'hui, après environ deux semaines de réflexion de lecture, de discussion comme un challenge de revisiter son œuvre, tout particulièrement les deux ouvrages *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1997) et *La philosophie désormais* (2003).

En effet, en lisant ces ouvrages autour de 2009/2011, bien des questions concernant la postmodernité se sont clarifiées pour moi. Ces éléments ont maintenant, avec le récit de la genèse du CIPh, une bonne base aussi historique - et tout savoir bien étayé nous

encourage à ne pas reculer devant les choses qui se présentent complexes, compliqués, voire même confuses. On arrive un jour ou l'autre, à les dénouer, pas forcément complètement mais suffisamment pour pouvoir avancer.

Actuellement, nous sommes toujours confrontés au flot de pages et enregistrements diffusés par Benoît Peeters qui devaient de toute apparence donner le *Todesstoss* à la philosophie de Jean-Pierre Faye, c'est un point à traiter dès maintenant.

Ici, je reprends deux autres questions ; introduites par un rappel concernant un projet de thèse commencé en 1989 et suspendu en 1991.

En 1989, j'ai été alors fraîchement inscrite en thèse de philosophie à l'université de Bamberg et je voulais scruter à fond la pensée postmoderne en la mettant en relation avec la vie et l'œuvre de Hildegarde de Bingen ... et ce travail s'inscrivait dans un climat de vives discussions sur la teneur fasciste de cette soi-disant postmodernité qui n'est pas à retracer ici. Moi, j'ai été à fond du côté de ceux qui l'inscrivaient dans la lignée de Kant et de Popper. La méfiance est venue bien plus tard, après le déménagement à Paris pour expérimenter ce climat pas saisissable par la seule réflexion.

D'où une première problématique, un questionnement assez simple, mais qui représente un énorme défi, car il implique à la fois le courage de tirer les conclusions des résultats de recherche et l'exigence de clôture de ce champ en tant que recherche justement, pour le rouvrir en reposant la problématique à de nouveaux frais. Il s'agit de substituer à l'adjectif « heideggérien » (« schmittien » etc.) tout simplement l'adjectif « national-socialiste ». Dans le cas présent, il semble fortement que ce sera l'axe Heidegger – Klages qui autoriserait de présenter l'entreprise de Derrida enfin dans son véritable éclairage. L'exposé d'Emmanuel Faye nous donne pour cela bien des éléments ; de fait si j'entrevois cette nécessité jusqu'à maintenant plutôt de manière floue, donc si je savais avec pertinence que « quelque chose cloche » et on ne fait que répéter toujours les mêmes trucs, cet exposé, chargé d'informations et d'amorces d'interprétations est une « pièce à conviction » majeure. Ne devait-il pas permettre de passer ce cap ? Ce qui permettrait enfin aussi de prendre congé de tout ce qui semble philosophique chez Heidegger, en rattachant ses écrits aux corpus de ses copains de parti et de l'espèce (*Partei- et Artgenossen*).

La deuxième problématique concerne le sens, la légitimité de la philosophie en tant qu'expression, disons, culturelle, en tant que questionnement ordonné amenant à des résultats valides. Il s'agit de la manière dont l'entendement procède pour créer des connaissances. Parmi et à la suite de maints auteurs les précédant dans l'histoire, notamment ce cercle des authentiques (en effet, le Eucken-Kreis) auquel Adorno fait allusion au début du *Jargon de l'authenticité*, a construit un épouvantail appelé « rationaliste », « rationalisme » etc. ; épouvantail qui fonctionne si bien que l'on est

actuellement devant le saccage quasi complet de la raison et une capitulation devant les militaires.

Je demande alors si, dans l'exposé d'Emmanuel Faye, il n'y a pas une détermination insuffisante de « dialectique » ? S'agit-il réellement d'une dialectique entre archives et mémoire ? De fait, l'exposé est parsemé de citations choisies, d'adjectifs, d'interprétations (certes très retenues), d'ouverture de perspectives.

Si on présuppose une dialectique entre les choses (ici : mémoire et archives), on est d'une certaine manière déjà tombé dans le monisme de l'être, la naturalisation de l'esprit qui est à la base de l'ethnisation de la pensée. Donc, la dialectique se joue, c'est ce que je soutiens ici, à l'intérieur même de la pensée. C'est cette dialectique interne, ce mouvement de l'esprit hors le lieu et le temps, qui s'affronte aux documents, qui s'affronte également aux caractères de différents acteurs, qui saisit les informations et les « couve », pour ainsi dire afin d'en tirer des conclusions valables, des connaissances dépassant l'interprétation, distinguées par la clarté comme un fruit mûr se distingue par certaines propriétés.

C'est ici où j'enchaîne avec les deux livres indiqués au départ. Si, apparemment, Jean-Pierre Faye n'a pas pris position ouverte en criant au scandale, il a œuvré et publié et, surtout, ces deux livres montrent l'absurdité de l'épouvantail dont le maintien garantit le fonctionnement du dispositif postmoderne. Il montre les possibilités qu'a l'homme de rechercher, de s'interroger, de trouver suffisamment de répit pour pouvoir avancer sans sacrifier le passé. Il articule sur le fond de sa propre réflexion les apports à la fois de ses contemporains et des penseurs des époques précédentes. Ainsi se dessinent les lignes d'une perspective de futur, d'avenir possible.

**Emmanuel Faye** - Merci de souligner la profondeur des remises en question que le texte de ce séminaire contribue à rendre possible. Il est utile également que vous évoquiez vos prises de conscience successives. Ce n'était pas le lieu pour moi de les analyser dans leur contenu, mais vous avez raison de souligner l'apport des deux livres mentionnés de Jean-Pierre Faye sur la philosophie.

Sur vos propositions, n'est-ce pas aller trop vite en besogne que de vouloir remplacer partout « heideggérien » par « national-socialiste » ? Il y a toute une succession de degrés et il s'agit à chaque fois de mesurer si c'est le fond *völkisch* de la pensée heideggérienne qui est repris, comme par exemple, de façon explicite, chez Alexandre Douguine, ou si les emprunts restent superficiels, de l'ordre de la « boîte à outils », ce qui pose néanmoins problème car on peut contribuer ainsi à légitimer involontairement une doctrine en son fond antisémite et génocidaire.

Par exemple, Emmanuel Levinas peut apparaître heideggérien quand il ne parvient pas à se détacher de son admiration pour *Être et temps*. Encore faut-il discerner ce qu'il en retient. Mais il ne l'est certes plus lorsque, dans « Heidegger, Gagarine et nous », il récuse la cruauté du mythe de l'être. Pour Derrida également, il faut tenir compte de ses quelques tentatives pour se distancier de Heidegger, ne serait-ce que pour souligner l'impasse, qui consiste à vouloir le dépasser par la surenchère sur ses propres thèmes. Par exemple, comme je l'ai rappelé, en stigmatisant chez lui « le geste encore métaphysique », mis sur le même plan que la « caution au nazisme ».

Et puisque vous évoquez votre expérience passée, je puis dire que, après avoir subi un professeur heideggérien formé par Jean Beaufret en Terminale au lycée Henri IV, il m'a fallu quatre ans de tâtonnements et d'interrogations et une maîtrise critique sur Heidegger soutenue non sans difficultés à l'Université de Paris 4, pour me libérer complètement de cette emprise. Passé l'année suivante en classes préparatoires où il a exercé pendant plus de vingt ans, ce professeur heideggérien a converti au maître de Meßkirch des générations d'étudiants, de Johann Chapoutot et Catherine Malabou à Mazarine Pingeot et Aude Lancelin, pour ne citer que quelques noms parmi beaucoup d'autres. Cela à une période où l'on en savait pourtant bien plus que lorsque j'étais lycéen. Nous pouvons donc mesurer à quel point il est difficile à de jeunes esprits de ne pas se laisser capter par cette « affaire sectaire », pour reprendre l'expression forgée par Hans Jonas à son propos.

La relation dialectique entre la mémoire subjective et celle de l'archive, lorsqu'elles sont intellectuellement réfléchies et vérifiées dans leur complémentarité, n'est certes pas entre une relation deux choses. La mémoire vive n'est pas une chose. Quant à l'archive, c'est toujours l'écriture, la voix ou même la figure et les gestes d'un être humain dont on a gardé la trace. Lorsqu'elle qu'elle n'est ni éditée ni reproduite comme le sont un article ou un livre et qu'elle n'est, en ce sens, pas encore objectivée, l'archive constitue une forme de mémoire fragile, qui peut être altérée, effacée, détruite, dont on peut limiter ou interdire l'accès. Vous qui travaillez, je crois, davantage sur des textes publiés que sur des fonds d'archives, n'avez peut-être pas suffisamment expérimenté ce que signifie explorer pendant des semaines un fonds d'archives inédites. Cela représente une ressource extraordinaire chez un auteur comme Jean-Pierre Faye où celui qui écrit ou qui parle n'est jamais un simple administrateur, toujours une pensée à l'œuvre.

Il reste qu'avec le très grand âge, on est confronté à la perte de la mémoire vive. C'est pourquoi je réalise d'autant mieux l'importance de l'archive dans la transmission de la pensée. La culture se constitue non seulement par le livre, mais aussi par l'assimilation de ce qui se dit à travers les archives, ressource ultime pour la pensée critique en quête de vérification. C'est en donnant à connaître deux séminaires inédits de Martin Heidegger, dispensés durant les années 1933-1935, que j'ai pu écrire et publier, en 2005, *Heidegger*,

*l'introduction du nazisme dans la philosophie.* J'ai alors bataillé « pour l'ouverture des archives Heidegger », titre d'un article publié par *Le Monde*, le 4 janvier 2006.

## Annexe

### **Courte présentation pour la table ronde sur l'histoire du CIPH du 7 décembre 2023**

Merci à Alain Patrick Olivier et à Alexander Neumann de m'avoir convié à prendre part à cette table ronde sur l'histoire de la fondation du Collège international de philosophie (CIPh).

Ce n'est pas en mon nom que j'interviens mais au nom de Jean-Pierre Faye, lequel est entré dans sa 99<sup>ème</sup> année et ne pourra pas être présent : il m'a chargé de vous transmettre son salut amical.

Le 28 novembre 2014, le président du Collège international de philosophie de l'époque, Diogo Sardinha, l'avait convié à une cérémonie en défense du Collège. Jean-Pierre Faye avait signé la pétition de soutien qui avait été lancée au moment où la subvention annuelle risquait d'être supprimée. Ce 7 décembre 2023, c'est la première fois que le nom de Jean-Pierre Faye est associé à la commémoration décennale de la fondation du CIPh.

En septembre de l'année dernière, le ministère de la recherche a repris sans ménagement les locaux tout à la fois du CIPh et de l'Université Européenne de la Recherche (UER), fondée par Jean-Pierre Faye en 1986-87. Les deux associations, solidaires en cela dans l'adversité, ont ainsi perdu en même temps leur lieu d'exercice rue Descartes.

Aujourd'hui, celui-ci n'est pas seulement le dernier membre vivant de la mission formée par Jean-Pierre Chevènement et son conseiller Philippe Barret en 1983, mais également celui qui a d'abord conçu, le 7 octobre 1981, lors d'une réunion préparatoire au colloque sur la recherche voulu par le nouveau gouvernement socialiste, le projet d'un Collège de philosophie à vocation internationale.

Travaillant en ce moment, avec l'aide efficace des responsables de l'Imec, à l'inventaire et au classement des archives de Jean-Pierre Faye, j'ai retrouvé et réuni des centaines de documents concernant les premières années de la fondation du Collège, de 1981 à 1985.

Pour les seules années 1981-1982, j'ai rédigé une synthèse d'une quarantaine de pages, basée sur la mention de nombreux documents et lettres, que je présenterai jeudi prochain 14 décembre, lors d'une séance de mon séminaire libre « Philosophie et pensée critique » à l'Université de Rouen Normandie (ERAC), qui pourra être suivie en direct en visio-conférence.

Ce travail sur les archives est conduit en vue de marquer, dans un an et demie, le centenaire de la naissance de Jean-Pierre Faye. Un colloque sera organisé conjointement par diverses institutions dont l'Université de Rouen et l'Imec. Peut-être le CIPh voudra-t-il s'y joindre ? À cette occasion sera réédité en Folio *essais* le *Dictionnaire politique portatif*, publié chez Gallimard en 1982.

Que dire, en quelques mots, du rôle de Jean-Pierre Faye dans la fondation du Collège international de philosophie ? Pour s'en tenir aujourd'hui aux seules années préparatoires de 1981-1982, il faut rappeler que tout s'est joué principalement en trois dates : le 7 octobre 1981, le 9 janvier et le 13 mars 1982.

Jean-Pierre Faye avait alors la position singulière d'un auteur tout à la fois romancier, poète, sociologue des langages et philosophe. Il était principalement connu pour son obtention du prix Renaudot (*L'Écluse*, 1964), la création avec notamment Jacques Roubaud de la revue *Change* à partir de 1967, celle de l'Union des écrivains en 1968, par solidarité avec les écrivains tchèques du Printemps de Prague, et la publication, en 1972, de sa thèse sur les *Langages totalitaires*. Son amitié avec Deleuze et Foucault l'avait amené à partager des engagements militants au début des années 1970 (sur les prisons, contre les marchands de sommeil...), qui avaient conduit les trois philosophes à se retrouver ensemble en garde à vue, la nuit, sans ceintures ni lacets réglementairement ôtés pour que les possibles prévenus ne puissent pas se pendre. Sans appartenir lui-même au parti socialiste, il avait conçu avec Jack Lang, en avril 1981, un numéro spécial du *Matin de Paris* sur « Mitterrand écrivain », en vue de soutenir le candidat à la présidence. D'où la naissance d'une amitié littéraire et politique, qui avait eu pour effet des déjeuners mensuels avec Mitterrand les premières années de son premier septennat.

À l'automne 1981, Jean-Pierre Faye militait avec son ami Félix Guattari pour que les entrepôts de Bercy – halles au vin historiques – soient transformées en Cité populaire des arts et de la culture. C'est dans ce contexte que le 7 octobre 1981, lors d'une réunion préparatoire au grand colloque sur la recherche souhaité par Jean-Pierre Chevènement, il avait exprimé le dessein de créer un Collège de philosophie, à vocation interscientifique et internationale. Le nom du Collège avait été conçu par lui en souvenir du Collège de sociologie de Georges Bataille et de Michel Leiris et du Collège philosophique de Jean Wahl.

La réunion se tenait dans les locaux du Centre d'Études Sociologiques du CNRS, à l'initiative de deux sociologues, Alain Guillermin, spécialiste de Rosa Luxembourg, et son épouse Sylvie, sociologue également. Parmi les 18 présents dont Jean-Pierre Faye a conservé la liste figurait Jacques Derrida, personnellement invité par Jean-Pierre Faye, qui lui avait écrit et téléphoné auparavant.

Une deuxième date importante est celle du 9 janvier 1982, Journée organisée conjointement par les ministères de la culture et de la recherche, où Jean-Pierre Faye avait officiellement annoncé le projet d'un Collège de philosophie dans un rapport publié, intitulé *Chercheurs et créateurs*. Jack Lang avait ensuite salué, dans son discours, la création de ce qu'il avait nommé, en référence à Jean-Pierre Faye, « son Collège de philosophie ».

La troisième date est celle du déjeuner du 13 mars 1982 au ministère de la recherche en présence de Chevènement. Jean-Pierre Faye avait dressé la liste des invités, qu'il a

conservée, dont François Châtelet, directeur du département de philosophie de Paris 8, et Jacques Derrida, en tant que représentant du GREPH. À la fin du déjeuner, Chevènement avait publiquement annoncé qu'il chargeait Jean-Pierre Faye d'une mission pour l'institution du Collège, avec Derrida, Châtelet et, avait-il ajouté, Lecourt, dont le nom avait été proposé au ministre par son conseiller Philippe Barret, un ancien militant avec recours dans la Gauche prolétarienne. La surprise est venue une semaine plus tard lorsque, lecture étant faite au ministère de la lettre de mission qui sera rendue publique en mai, une interversion des noms s'était opérée sur la suggestion, semble-t-il, de Philippe Barret, Derrida et non plus Jean-Pierre Faye étant chargé de « coordonner » la mission.

Par-delà les personnes, ce qui reste intéressant aujourd'hui est d'étudier les différences de conception qui furent celles de chacun des acteurs :

Jean-Pierre Faye défendait, avec Alain Guillermin, le projet d'un Collège *interscience*, ouvert aux *arts*. Il mettait l'accent sur ce qui lui apparaissait central, les « transferts entre sciences » (*Le Rapport bleu*, PUF, 1998, p.174). La façon dont le linguiste Roman Jakobson a fondé la phonologie structurale, à la jonction de la poésie et de la linguistique, fournissait, selon les termes de Jakobson cités par lui dans le rapport, « le paradigme de toute théorie morphologique » (*ibid.*, p.133). Le projet de Collège, prolongeait en cela l'aventure théorique illustrée par les 38 numéros parus de la revue *Change*.

Très différemment, et comme on peut le voir à la lecture attentive de sa contribution intitulée « Coups d'envoi », Jacques Derrida érigeait en paradigme la référence à Martin Heidegger, mentionné de multiples fois dans son rapport.

Jean-Pierre Faye mettait l'accent sur la recherche quand Derrida, dans la foulée du GREPH, entendait légitimement expérimenter de nouvelles formes d'enseignement.

Ces deux perspectives pouvaient-elles être complémentaires ?

En pratique, on peut observer une certaine complémentarité au début, tant que François Châtelet a pu jouer le rôle positif de médiateur. C'est d'ailleurs Jean-Pierre Faye qui, après avoir obtenu de François Mitterrand un local pour le Collège (un ancien appartement de fonction rue Descartes, que le CIPh a conservé jusqu'en 2022), a également obtenu du président, lors d'une réunion le 1<sup>er</sup> juillet 1983 dont les archives gardent trace, la précieuse décharge de demi-service pour les enseignants du secondaire directeurs de programme, permettant ainsi aux professeurs de lycée de libérer du temps pour la recherche.

Mais au plan théorique, les deux perspectives, l'une ancrée dans la référence à Heidegger, l'autre dans un projet interscientifique relié à la création poétique à l'exemple de Jakobson, n'apparaissent pas conciliables. D'où une succession de tensions qu'il appartient aujourd'hui à l'histoire intellectuelle et à la sociologie de restituer précisément. Pour les philosophes, ce qui demeure important reste d'étudier et de confronter entre eux les postulats théoriques des différents acteurs.

À cet égard, ce qui est passionnant dans les archives conservées par Jean-Pierre Faye, c'est que les lettres, les rapports, les mises au point ne sont jamais de simples documents administratifs. La dimension théorique est toujours présente. Il y a tout un continent de questions à redécouvrir. La table ronde d'aujourd'hui n'est donc pas seulement rétrospective. Elle ouvre des perspectives de réflexion et de recherche pour l'avenir.

Emmanuel Faye

Université de Rouen Normandie (ERIAN) – UER